

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 12 octobre 1928

Le problème allemand

Saint Bernard et Abélard

De la conversation

Léon Tolstoï (1828-1928)

Mon filleul découvre saint François d'Assise

La leçon de la colline inspirée

Polites

Paul Mitterre

Jean Valschaerts

Henry Bugeja, O. P.

Alexandre Masseron

Daniel Ryelandt

Les idées et les faits : Chronique des idées : Socialisme et Religion, Mgr J. Schyrgens. —

La coéducation des sexes. — Angleterre.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 355.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
Comptes de Chèques et de Quinzaine
(taux variable)

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --
Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres
Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Place Saintelette, 26, Molenbeek;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Ixelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400.000.000.—

Réserves . . fr. 504,657,742.94

Total . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

CREDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

sièges :

ANVERS : 36, Courtois rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

176 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le problème allemand
 Saint Bernard et Abélard
 De la conversation
 Léon Tolstoï (1828-1928)
 Mon filleul découvre saint François d'Assise
 La leçon de la Colline inspirée

Polites
 Paul Mitterre
 Jean Valschaerts
 Henry Bujagè. O. P.
 Alexandre Masseron
 Daniel Ryelandt

Les idées et les faits : Chronique des idées : Socialisme et Religion, Mgr J. Schyrgens. — La coéducation des sexes. — Angleterre.

La Semaine

◆ Pour ceux qui seraient tentés d'oublier!...

En Belgique d'abord : une fois de plus, les sectaires du Conseil provincial du Brabant ont refusé tout subside à l'Université catholique de Louvain, en Brabant. L'argent de tout le monde ne peut servir à tout le monde. L'Université anticatholique de Bruxelles est largement arrosée. Louvain ne reçoit rien.

Raison : le sectarisme, la haine du Christ et de son Eglise.

Prétexte : Louvain n'est pas ouvert à tout le monde; Louvain n'admet, en principe, que des étudiants catholiques, tandis que Bruxelles tient ses portes grandes ouvertes...

Que si le Conseil provincial du Brabant se mêle de soutenir l'enseignement supérieur, il paraît assez indiqué par la justice distributive qu'au moins tous les établissements délivrant des diplômes universitaires légaux soient également subsidiés. Les avocats, les docteurs, les notaires et les ingénieurs de Louvain ne sont, aux yeux de l'Etat, ni moins avocats, ni moins docteurs, ni moins notaires, ni moins ingénieurs que ceux sortis de ses Universités à lui ou de Bruxelles.

Ne vont à Louvain, comme d'ailleurs à Bruxelles, que ceux qui veulent bien. En fait, des milliers d'étudiants fréquentent librement Louvain. Pourquoi — si on se pique de promouvoir l'enseignement supérieur — ne pas subsidier ce Louvain, qui ne reçoit normalement que des catholiques, puisque tant de catholiques y vont pour s'y former?

Et puis, Bruxelles, non plus, n'est pas pour tout le monde! Bruxelles ouvre ses portes à tout le monde, c'est entendu, mais, normalement, les catholiques ne peuvent s'y faire inscrire. Donc, en fait, Bruxelles, lui aussi, n'est pas pour tout le monde.

Mais le sectarisme des Homais du Conseil provincial ne se préoccupe guère d'avoir raison. Il ne veut qu'une chose : nuire aux idées catholiques.

En France non plus, l'anticléricalisme n'est pas mort. Un beau tapage s'est élevé ces jours-ci contre deux articles de la loi des finances qui autorisent certaines congrégations missionnaires à former des noviciats et qui leur permettent d'avoir un statut légal. La loi ne vise évidemment qu'à encourager une certaine propagande française à l'étranger. Les anticléricals de tout poil et de tout acabit jettent les hauts cris. Tant mieux d'ailleurs. Il vaut infiniment mieux que l'anticléricalisme existant se manifeste au grand jour, que de le voir porter ses coups dans l'ombre après avoir endormi ses victimes.

On est pour ou contre Lui. Tous les événements de ce monde favorisent ou combattent l'extension de Son Règne. La lutte ouverte contre le Christ est préférable à la tiédeur et à l'indifférence. Là où l'on combat, il reste des chances de victoire. Tout est perdu là où il n'y a même plus de lutte.

◆ Rencontré un... « bon Européen » qui avait assisté — en curieux — à la session de la S. D. N., était allé enquêter à Vienne et en Pologne et s'en retournait dans son pays rendre compte de ses observations.

— Et votre impression générale?...

— Une première, c'est que ce sont les Anglais qui... gâchent le moins la S. D. N.! Quelle Babel! Et comme ce qui unit les catholiques européens reste malgré tout fort et puissant à côté de cette réunion d'Etats en fait très divisés et très éloignés les uns des autres!

Une seconde : depuis dix ans, l'Angleterre a fait le jeu de la Prusse, d'une Prusse vaincue et qui cherchait à se refaire. Devant les résultats de sa complaisance — quand ce n'était pas sa collaboration ouverte — l'Angleterre, en ce moment, prend peur et cherche à faire machine en arrière... Cette attitude nouvelle de l'Angleterre me paraît être ce qui domine la politique européenne actuelle.

— Et la France?...

— Comment est-il possible qu'un grand pays se laisse gouverner d'une façon aussi criminellement absurde?...

— Et l'Autriche?...

— Je ne crois pas que l'Anschluss se fera. Personnellement, je le regrette plutôt car il renforcerait la tendance vers une Allemagne fédéraliste et mènerait donc à l'hégémonie prussienne.

— Et la Pologne?...

— Vous connaissez ma « polonophilie »! Malheureusement, les Polonais sont un peu comme les Irlandais : merveilleux quand ils sont exaspérés. Ils ne le sont guère en ce moment et je reviens de là-bas assez mal impressionné par le gâchis politique, le laisser-aller administratif, bref, un manque d'ordre. Dans un conflit armé avec l'Allemagne, j'ai bien peur que...

— Et les Etats-Unis!...

— Voilà le grand problème contemporain : Où vont les Etats-Unis? Sous des dehors de cousinage et un flot de belles paroles, la rivalité anglo-américaine est extrêmement vive. Les Etats-Unis visent manifestement à dominer en tout leurs « cousins » d'Europe. La lutte entre les deux nations pour la suprématie des mers — chacun prétend, évidemment, qu'il ne s'agit que de la défense des intérêts vitaux de la patrie, mais il y va bien de la suprématie des mers — domine l'angoissant problème du désarmement.

Kellogg met la guerre hors la loi, mais son pays est prêt aux plus grands sacrifices pour acquérir une marine supérieure à la marine anglaise.

Pourquoi faire?...

L'Allemagne impérialiste voulait la première armée du monde. Un outil sert tôt ou tard. L'Allemagne a fini par se servir de celui qu'elle avait forgé.

Le jour est-il prochain où les Etats-Unis impérialistes — le sont-ils assez! — se serviront de l'outil qu'ils forgeront à coups de millions de dollars?...

◆ L'Eglise baptisera-t-elle un jour le socialisme? Posée de cette façon, la question ne nous paraît guère intelligible. Et de puérils et dangereux paradoxes sur « le communisme proposé à notre vénération par l'Eglise » embrouillent encore davantage bien loin d'éclairer.

L'angoissant problème se pose autrement : le socialisme a réussi à détacher de l'Eglise des masses énormes de travailleurs. Aux yeux de ces masses, la religion catholique apparaît liée à ce qu'on leur dénonce sous le nom de régime capitaliste, et qui, en fait, est surtout, actuellement, un régime d'abus financiers. Comment faire pour que la religion du Christ redevienne, aux yeux de tous, la religion des petits comme des grands, des pauvres comme des riches, des humbles comme des puissants, la religion qui veut également le salut de tous les hommes et de toutes les classes sociales?

Il faut maintenir l'intégrité des principes. D'autre part, il ne faut pas jeter par-dessus bord des certitudes rationnelles qui pour n'être pas de foi n'en sont pas moins de vraies certitudes. La psychologie et l'histoire, l'une a priori, l'autre a posteriori, établissent les méfaits de l'étatisme. Est-il nécessaire, pour faire comprendre aux masses qu'un étatisme relatif n'est pas condamné comme tel par la religion, de se désintéresser des résultats désastreux de pareil étatisme? Maintenir la vérité religieuse pure de toute compromission — l'action catholique prônée par le Pape — n'implique pas on ne sait trop quelle tolérance ou quelle indifférence vis-à-vis d'expériences sociales, politiques ou économiques qui ne sont peut-être pas directement anticatholiques mais qui n'en sont pas moins nuisibles et funestes.

Le problème allemand

Essai de politique critique

Les Bastions de l'Est

L'ignorance des choses d'Allemagne est flagrante. Elle devient surprenante quand on songe que le monde germanique, mer agitée, bat nos digues. Nous croyons avoir rempli notre rôle en élevant d'une rangée de pierres les môles qui nous en séparent. Ce geste automatique de défense n'épuise pas le problème de rapports qui sont, par nature, inéluctables. Il est temps de substituer au réflexe un examen critique. Son objet est de savoir si notre frontière avec l'Allemagne doit avoir le caractère d'un retranchement à l'abri duquel nous montons une garde fiévreuse et toujours alertée ou si nous pouvons ouvrir des brèches et si nous devons jeter des ponts. En tout cas, et pour ne pas sortir de la métaphore et de la mentalité guerrière, nous devons envoyer des reconnaissances. Si nous nous référons aux Romains, à leur « limes » et à leurs camps de légionnaires, n'oublions pas que c'est en latin que fut écrit le premier *De Germania*. Qui nous donnera un Tacite ?

Il semble qu'une nation composée de deux races, douée surtout de deux langues ait une vocation particulière à servir d'intermédiaire, de truchement aux deux civilisations qui viennent se prolonger et se limiter dans ses frontières. Il y aurait un rôle magnifique à jouer pour un peuple plus apte qu'aucun autre à participer à la vie de deux cultures s'il voulait servir d'introducteur de l'une à l'autre, de traducteur, de commentateur, de trait d'union. Cette fonction prédestinée, qui aurait donné à notre esprit national un caractère européen et une justification universelle, nous l'avons négligée. S'il est vrai que les grands courants de civilisation ont toujours forcément plus ou moins passé par chez nous, il ne semble pas que nous en ayons eu une conscience bien nette, ni surtout que nous ayons prétendu les diriger ou les influencer.

Aujourd'hui, nous prônons des cultures unilatérales, soit que nous cultivions le terroir, soit que nous nous laissions hypnotiser par un phare voisin. Au lieu d'être un monde suspendu en équilibre, nous nous réduisons à la condition de satellite, au plus grand dam de notre indépendance souveraine et de notre liberté d'esprit. Nous sommes tourmentés et menacés à la fois par la sympathie trop vive et par l'aversion trop hostile. Ce sera l'éternel problème de notre existence de savoir dans quelle mesure nous devons répartir nos amitiés et nos craintes. Depuis que nous avons décidé l'érection des « Bastions de l'Est », il n'est pas inutile de nous consacrer à la connaissance de l'Est, afin d'élargir la question, de confronter les solutions et tout au moins de tenir la balance égale.

Connaissance de l'Est

Les Allemands ne versent pas dans cette erreur, ils ne se barricadent d'aucun côté, ils s'appliquent unanimement à la connaissance de l'étranger, ils l'accueillent avec empressement, ils l'admirent avec une pointe de naïveté. Nulle part on ne traduit, on ne publie plus d'auteurs étrangers; nulle part on n'applaudit

plus de pièces étrangères sur les scènes des théâtres. L'esprit allemand est largement accueillant, si largement même que les chauvins lui reprochent de manquer de dignité nationale. Il est tout pénétré des influences slaves, tout respectueux pour les civilisations occidentales. L'Allemagne, sise au centre de l'Europe, s'est toujours assigné une mission européenne, de fusion, de soudure, d'hégémonie; elle s'est toujours crue, à juste titre en un sens, la vraie dépositaire de l'esprit européen. Elle n'a en effet ni appui à l'extérieur, ni échappée sur le dehors. C'est avec ses voisins européens que se joue toute sa destinée et il lui faut à tout prix trouver en Europe même une issue à son destin. Aujourd'hui encore, c'est au cœur de l'Europe et en langue allemande qu'ont germé les deux mouvements les plus purement européens : « l'union des Associations intellectuelles » avec son organe *l'Europäischer Revue*, dirigée par le prince Charles-Antoine de Rohan, et *Pancuropa*, le mouvement vers les Etats-Unis d'Europe, fondé par le comte Coudenhove.

Au reste l'Allemagne n'est pas seulement le pays où on étudie le plus l'Europe, c'est le pays où l'étude tout court est la plus répandue. Le pays où l'on imprime le plus de livres et où ils sont le plus lus. Le pays où les arts sociaux : la musique, la danse, le chant, sont le plus cultivés. Le pays peut-être où les choses de l'esprit sont le plus en honneur. Il y a 100,000 étudiants dans les universités, les carrières libérales sont encombrées. Il n'est peut-être pas de peuple où la connaissance objective soit aussi généralisée, il n'en est certes pas où les opérations les plus abstraites de l'esprit soient pratiquées avec plus de rigueur dans les plus larges couches de la population. Le mécanisme intellectuel, dégressif dès l'école, affiné dans les gymnases, spécialisé dans les universités, obéit uniformément aux lois les plus strictes que la raison puisse s'imposer à elle-même. On peut discuter sur la richesse plus ou moins grande des facultés innées de l'Allemand, on ne peut nier les vertus de son éducation et plus les premières sont contestées plus les secondes deviennent miraculeuses. Les conceptions les plus purement rationnelles y jouissent d'un tel prestige qu'elles entraînent l'adhésion indiscutée du peuple. De là dans l'art ce trait géométrique, dans l'architecture ces créations d'une beauté purement utilitaire, dans la philosophie ces systèmes spéculatifs, dans la vie sociale cette uniformité, dans l'administration de la cité cet ordre draconien. La logique allemande est impitoyable et impérieuse; elle ne permet pas au cerveau allemand de se dérober à ses injonctions. C'est dans cette passion toute intellectuelle de la raison qu'il faut trouver le fondement de l'organisation de la société allemande et de son caractère autoritaire.

Mais cet ordre précieux ne s'obtient pas sans douleur et sa stabilité n'est jamais qu'éphémère. Chez l'Allemand, à côté de la fonction logique, l'esprit critique exerce sur lui-même ses filtres et sa torture. Cet ordre si laborieusement conçu, si passionnément désiré, il faut le remettre à l'épreuve des découvertes du temps, des progrès de l'intelligence elle-même. Depuis Kant,

L'esprit allemand ne se laisse plus de répit à lui-même et tous les ouvriers intellectuels et manuels de l'Allemagne professent plus ou moins la critique de la raison pure et celle de la raison pratique. Ils lancent les conceptions les plus audacieuses, ils s'obligent à examiner toutes les nouveautés, ils soumettent périodiquement à leur critique toutes les valeurs acquises. Nous sommes en terre de libre examen et l'adhésion au protestantisme s'éclaire aussitôt lumineusement. Le besoin d'ordre devient une nécessité aggravée par l'incertitude spirituelle elle-même. L'élan destructeur, individuel et désordonné de l'intelligence appelle une discipline. C'est ici que se rejoignent les deux tendances fondamentales de l'esprit allemand : sa subordination à la logique ordonnatrice et sa révolte orgueilleuse au nom de l'indépendance personnelle.

A ces formes de l'esprit correspondent des dispositions de caractère, trop connues pour devoir être développées, mais dont il importait de dégager les racines. D'une part la soumission, la fidélité au passé, comme au chef, comme à la nation, comme à la race familiale, le sentiment tout ensemble hiérarchique et solidaire de l'ordre social, et d'autre part l'enthousiasme du nouveau, le débordement individuel, l'inquiétude sur le devenir, le sens du mouvement de la nation. L'opposition que nous avons relevée dans les jeux de l'esprit, nous la retrouvons dans les dispositions du sentiment et nous retrouvons selon la même formule la solution de leurs contradictions. Cette conscience scrupuleuse, cette soumission poussée jusqu'à la passivité, cette rigidité dans l'observance de la règle dictées par un « impératif catégorique » qui désespère de la raison, ne sont-elles autre chose qu'une réaction contre le déchainement et l'insubordination d'un tempérament passionné, qu'une réaction éprouvée comme nécessaire pour la stabilité de l'âme? Et cette uniformité imposée, cette cohésion n'est-ce pas l'aveu que les Allemands, pris individuellement, désemparés, sentimentaux, différents, ne se sentent en force qu'unis et coude à coude? Cette discipline que lui imposent ses maîtres, qu'il accepte ou s'impose à lui-même, l'Allemand l'éprouve comme une direction salutaire, comme une solution de ses contradictions intimes. La clef de l'âme allemande, si mystérieuse mais par ailleurs si multiple, si mobile, si passionnée, si consciencieuse, ce serait donc cette opération de critique et de contrôle sur elle-même qui montre en lutte perpétuelle une nature protéiforme et une règle philosophique. Ce serait être aveugle de perdre de vue un des adversaires de ce conflit, ce serait être hasardeux de vouloir prendre parti pour l'un d'eux, ou simplement de prédire sa victoire, ou même de croire qu'il doive y avoir une autre décision que celle de l'équilibre.

Prusse et Allemagne

Cette dualité rend la pénétration de l'âme allemande ardue et déroutante. L'opposition entre les puissances du passé et les aspirations de l'avenir, entre les influences du sentiment et les exigences de la raison existe en fait chez toutes les nations, mais les forces qu'elle revêt chez les Allemands égarent la plupart des observateurs. Les catégories intellectuelles y sont trop différentes de celles auxquelles nous sommes habitués, les notions y sont trop étranges, trop confuses, trop mobiles pour que nous puissions les expliquer par nos concepts usuels. Il faut commencer par poser l'angle sous lequel on examine le problème, ce qui n'empêche pas les visées d'être enchevêtrées.

Sous une perspective historique, le dualisme de l'âme germanique peut s'identifier avec le double aspect de l'esprit prussien d'une part et de ce que j'appellerai l'âme allemande d'autre part. Celle-ci est diverse, incorporée dans les souches et les tribus auxquelles la Constitution de Weimar a d'ailleurs donné une consécration juridique. (*Das Deutsche Volk, einig in seinen Stämmen*, — préambule) : Bas-Saxons, Francs, Alemans, Souabes, Bavares, Thuringes. Le caractère de ces races, même quand elles n'ont pas formé de corps politique, est indépendant et centrifuge. L'esprit prussien est venu leur apporter cette rude discipline, qu'elles souhaitaient intérieurement. Le maître d'école, le sergent prussiens les ont façonnées sur ce moule unique et rigide, le plus étroitement conforme à la raison, qu'il leur fallait pour ne pas disperser leurs forces en rêveries inquiètes et en particularismes locaux.

L'esprit prussien né dans une terre ingrate, sans douceur et sans beauté, représente précisément dans le caractère germanique la conception la plus abstraite, l'ordre le plus rigide, la volonté la plus implacable. Depuis 1813, date à laquelle, arrivé lui-même à sa maturité, il s'est révélé à l'Allemagne et y a pénétré, toute l'histoire du pays a été celle de la conquête et de la résistance des Etats particuliers. Cette lutte se poursuit encore politiquement de pays à pays. Elle se poursuit dans le domaine moral, pour ainsi dire dans la conscience de chaque individu.

Au point de vue racique, les tribus germaniques pures ne s'étendent pas à l'Est de l'Elbe. Que ce soit des plaines ostelbiennes qu'ait reflué la mentalité allemande moderne la plus quintessenciée, il y a là un phénomène qui mérite l'attention. Les Slaves colonisés qui peuplent ces régions ont fait certainement apport dans la mixture germanique de leur passivité foncière, de leur docilité inépuisable. Sous la rude poigne de leurs conquérants de l'Ordre teutonique, ils ont acquis cette discipline, ce goût de l'ordre, ce besoin de logique, qui ont envahi comme une marée tous les pays à l'Ouest de l'Elbe. Cet ordre que les Allemands avaient imposé par la force aux Slaves, voici que ceux-ci, sous le casque prussien, le réintroduisent par contagion et persuasion spirituelles dans toute la Germanie.

Géographiquement, l'Allemagne du Sud est le berceau naturel d'un certain esprit démocratique, tandis que la Prusse incarnait le type réactionnaire. Or, aujourd'hui la Prusse est à la tête de l'évolution socialiste, tandis que les pays au-delà du Main abritent les forces conservatrices. Qu'est-ce à dire? Pour répondre à l'énigme, il faut disséquer, creuser, définir les notions. Une certaine rigueur de l'esprit, une certaine passion de l'ordre peuvent conduire aux solutions les plus extrêmes selon le temps et les renouvellements d'idées, tandis qu'une liberté ancestrale, si elle se sent menacée, peut se mettre sur la défensive. C'est en somme le raccourci de la volte-face allemande.

Caractères intraduisibles

Il ne faut jamais perdre de vue, pour ne pas trop s'étonner et s'égarer en Allemagne, que nous sommes chez un des peuples les plus raisonnables de la terre, j'entends, chez un peuple sur lequel les règles de la raison exercent une fascination presque irrésistible. Son activité même la plus prosaïque est guidée par des déductions qui paraissent bien abstraites. S'il est démontré par exemple qu'il est plus hygiénique et plus pratique de se tondre les cheveux, aussitôt et sans aucun souci de l'esthétique ni des

TERRE SAINTE

GRAND PÈLERINAGE A PRIX RÉDUIT. DÉPART EN MARS 1929

On s'inscrit dès à présent aux

PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN

147, Boulevard Adolphe Max, 147, BRUXELLES

habitudes, tous les crânes seront rasés. Naturellement, les traits les plus typiques et les plus fonciers de son tempérament s'expriment par des vocables intraduisibles en d'autres idiomes. Sa conduite suit un plan (*planmässig*), elle se soucie de la règle (*ordnungsmässig*), elle vise surtout à l'adéquation exacte au but des moyens employés (*zweckmässigkeit*). Elle est incorruptible, elle se défend des influences sentimentales, des déviations, des incuries (*rücksichtslosigkeit*). Cette rigueur dispose aux solutions radicales, aux attitudes tranchées; mais, par un singulier détour, l'équation logique entre le but poursuivi et les moyens à mettre en œuvre se manifeste jusque dans le réalisme de l'esprit allemand. C'est son souci de l'adaptation à la réalité qui lui donne cet aspect opportuniste, cette disposition au compromis qui semble au premier abord être en contradiction avec la raideur de son mécanisme mental. Nulle part, l'esprit ne mesure plus exactement ce que ce rigorisme comporte de sacrifices et ne manifeste plus clairement, par une affectation de discipline, sa lutte contre lui-même. Personne ne pratique une critique plus mordante des choses d'Allemagne que les caricaturistes allemands. C'est dans le *Simplissimus* et ses congénères qu'il faut trouver la moquerie la plus corrosive, le dessin le plus cruel du type germanique. Nulle part on ne montre plus d'apreté à combattre les adversaires de sa conviction; l'intransigeance doctrinale prend ici quelque chose de l'absolu. Ajoutez-y un sérieux, une conscience, une volonté de fouiller tous les recoins, d'épuiser tous les aspects et vous obtiendrez la fameuse: *Gründlichkeit*, ce besoin d'aller au fond des choses, fierté et tourment de l'âme germanique.

Et cependant la tâche est rude car le génie de la race s'échappe, il va se plonger avec jubilation dans la nature, il se livre à tous les courants intimes, il se laisse emporter et même modeler par toutes les séductions de l'étranger il s'enivre de toutes les révélations nouvelles, il trouve surtout en lui-même un désir d'indépendance, d'insubordination, qui bouleverserait de fond en comble l'ordonnance générale. D'où le désarroi, l'inquiétude, l'interrogation anxieuse qui ravage les précurseurs et les novateurs de ce pays (Luther). Mais son assentiment une fois acquis prend la forme de l'admiration (*kolossal, grossartig*) qui est proprement une adhésion enthousiaste dans le sens de la grandeur. A tout moment, l'enthousiasme met la fermentation au sein du pays des penseurs et des poètes (*Das Land der Dichter und der Denker*). Elle le renvoie à sa nature, à ses origines, elle le bouleverse et la divise (*Sturm und Drang*). Pour l'Allemand une révolution consiste essentiellement dans une révision des valeurs acquises, dans une réadaptation de l'ordre social et intellectuel au nouvel état de l'esprit humain.

Cet individualisme de l'esprit se concilie étrangement avec un communisme du sentiment. On dirait que chez les Allemands certains sentiments ne peuvent prendre tout leur épanouissement que s'ils sont ressentis en commun. Ils en tirent un effet de masse, une contagion, une sorte d'essence collective, que nous tenons pour extrêmement périlleuse parce qu'elle échappe au contrôle individuel, mais que les Allemands considèrent comme essentielle pour la plénitude de l'émotion. Les cellules, les brassins de ces cuvées de sentiments sont les communautés à tous les degrés: famille, pays, grande Allemagne, à chacun desquels correspond un ordre de dévotion et quelque une des vertus ancestrales: fécondité, fidélité, application au travail, ténacité. Lorsqu'il se sent encadré, l'esprit germanique est libre et gai, il célèbre le vin, l'amour et la chanson avec une bonhomie paisible (*gemütlichkeit*). Les plus hautes formes de son lyrisme sont collectives; les Allemands se réunissent pour chanter (*Gesangvereine*) et pour boire (*Commerz*). Et lorsque leur vieille passion migratrice

les reprend, c'est encore en troupe et en chantant qu'ils marchent (*Wandervogel*).

Et cependant s'il aime et parcourt en tous sens son pays, l'Allemand entiché de nouveauté, séduit par l'étranger, grand voyageur, émigrant moins par nécessité que par audace et curiosité, se décolore, se dénationalise, bien plus qu'on ne le croit. L'exemple des trente millions de Germaino-Américains prouve trop parce que les données de l'expérience sont anormales. Les efforts faits par le gouvernement et les associations ne déploient peut-être une telle énergie que pour combattre une désagrégation trop rapide.

Cette aptitude de l'Allemand qu'on a appelée sa porosité, jointe à un goût indéniable pour la grandeur, le prédispose à ce rôle européen dont nous avons déjà esquissé les traits. Sa mégalomanie, son aptitude à la conception de plans d'ensemble, son enthousiasme pour les formes nouvelles des idées l'inclinent à prendre ce rôle très au sérieux. Il cherche des voies nouvelles, poussé dans son inquiétude et sa critique congénitales, par l'aiguillon du malheur des temps. Son goût de l'ordre et de la logique, qui voient naturellement grand et en progrès, donnent la mesure de l'utilité de son concours pour toute entreprise nouvelle. Mais le fait est qu'on se méfie de ce partenaire turbulent. Son manque de mesure, objecte-t-on, le pousserait à des orgies d'expansion personnelle dont le germanisme ne plairait pas à tout le monde et son souci de l'ordre l'inciterait volontiers à subordonner tous ses partenaires à des règles dont il garderait la haute direction pour être certain qu'elles soient bien appliquées. Il ne faut pas oublier toutefois, que cette turbulence et cet appétit de domination sont souvent des signes de sa faiblesse, de son incertitude intime, de sa division profonde. Le mot « d'anarchie » peut donner un son paradoxal en Allemagne; mais il explique les rigueurs et en même temps les déficiences qu'y revêt l'autorité.

Désillusion.

La guerre représente précisément l'apogée d'une de ces tendances contradictoires: le triomphe de l'ordre allemand, l'adhésion indiscutée aux préceptes de la foi germanique, la conscience de la cohésion du peuple et, dans un délire national, toutes les forces, toutes les ambitions, tous les orgueils, toutes les convoitises de la nation débordant sur le monde. Cependant une inquiétude avait déjà travaillé les esprits pendant l'apogée de l'excitation belliqueuse. Qu'est-ce que la révolution de novembre 1918, si ce n'est le résultat de l'examen critique d'une politique, d'un ordre social, de tout un régime? Le soulèvement du peuple résulte de la conscience d'une série d'inéquations: celle de la souffrance endurée et du bénéfice escompté, celle des ressources mises en œuvre et de l'objectif visé, celle du bien public et de l'instrument du gouvernement. Dans cette analyse corrodante, toutes les valeurs acquises et admises se dissolvent: conduite de la guerre, confiance dans la hiérarchie sociale, respect de l'Empire. Un besoin immense de faire place nette, de renverser les idoles, de bouleverser jusqu'aux fondements, saisit ce peuple qui veut revenir aux causes premières par une révolution totale de son âme. Il pressent en même temps qu'il doit se désolidariser de ses meneurs s'il veut obtenir merci des vainqueurs, que peut-être ceux-ci voudront bien les considérer comme boucs émissaires, qu'en tout cas il faut condamner un régime qu'ils tiennent pour cause du fléau. Ce n'est pas seulement servilité de vaincu, quoi qu'il paraisse, mais un désir sincère d'adapter chez soi les formes de la démocratie occidentale qui sont considérées comme un idéal supérieur dans la forme du gouvernement. C'est aussi, comme l'a fait remarquer Hugo Preuss, une nécessité politique absolue. Dans un pays où le monarchisme avait pris la forme fédérative pour mieux défendre ses

particularismes, la démocratie s'était confondue avec le patriotisme. Il apparut qu'elle était la seule formule capable de rendre un élan national au peuple, de lui conserver une cohésion intérieure et une solidarité contre l'étranger. Les princes furent renvoyés pour le salut du pays. Que le mouvement ait été antérieur à la défaite et qu'il l'ait intégralement causée, comme le prétendent les nationalistes en parlant du *Delchstoss* (le coup de poignard donné par les émeutiers dans le dos de l'armée), — ou que défaite et révolution soient concomitantes et proviennent de la même origine : la lassitude, la désillusion, la révolte du peuple, comme le prétendent les socialistes, c'est là querelle de partis, question de plus ou moins. Il reste que la révolution est un fait, entraînant condamnation des tenants du régime, avènement de personnel nouveau, désarroi et violences, prolongement des haines, luttes intestines, toute la division en un mot d'un pays, où un camp a tout perdu avec le passé et où l'autre veut se maintenir au pouvoir pour l'avenir. Rivalités politiques, luttes de doctrine, discussions de responsabilités, rien ne manque à la dissension des deux Allemagnes qui se déchirent entre elles.

La démocratie allemande

Il s'est donc créé un ordre de choses nouveau, symbolisé dans une République, basé sur une Constitution, soutenu par des partis politiques, animé d'un esprit actif, encore sur ses gardes, prompt à la riposte. Il ne faut pas perdre de vue que les hommes qui ont fait la révolution de 1918, ceux qui se sont emparés à ce moment du pouvoir, les partis animés de l'esprit nouveau, qui ont élaboré la Constitution de Weimar, se sont maintenus depuis lors au gouvernement, sans interruption en Prusse et dans certains autres Etats, presque sans interruption au gouvernement du Reich. C'est quelque chose qu'une opinion puisse user du pouvoir pendant dix années, imprégner tous les rouages de l'administration de ses tendances sociales, diriger les relations extérieures du pays selon ses vues déterminées. Qu'est-ce donc que la démocratie allemande? Elle est le prolongement de doctrines politiques déjà anciennes puisqu'elles ont eu un épanouissement en 1848 (le Parlement de Francfort), qui dans la suite ont été assez malmenées sous le régime impérial, mais qui se sont néanmoins toujours vaillamment défendues et non sans mérites, gardant une tradition d'indépendance dans le domaine intellectuel comme dans le champ politique. Les social-démocrates lui fournissaient des troupes, des fanatiques et des électeurs, les démocrates tout court, un état-major d'intellectuels, des journaux et des Juifs. Le Centre catholique qui a des traditions d'opposition, s'est joint à eux, après la révolution, par une habile manœuvre politique plutôt que par une conviction bien sentie. C'est d'un compromis des tendances et d'une coalition des forces de ces trois partis qu'est née la Constitution de Weimar. Ils sont partisans de la souveraineté populaire, du régime parlementaire, de l'égalité sociale, des libertés publiques, toutes notions presque étrangères à l'ancien régime impérial. Ce sont elles qui forment la trame de la nouvelle législation et qui caractérisent le régime en vigueur. Mais ce qui le caractérise encore davantage, c'est l'ardeur de néophyte de ses partisans, leur admiration un peu ingénue pour les modèles envieux des démocraties occidentales, la rigueur de leurs déductions dans l'application du système, la vigueur de leur combativité contre toute atteinte à des institutions qu'ils sentent encore menacées.

Il est curieux à cet égard d'observer comment ils pratiquent le jeu parlementaire, notamment dans les crises ministérielles; d'une part avec quelle application ils s'efforcent de jouer correctement (le président Hindenburg est un modèle de correction à cet égard), d'autre part quelle discipline ils ont introduite dans

les groupes et quelle méthode dans leurs relations, traduisant quand même par là, et avec une certaine gaucherie, leur aspiration impérieuse à l'ordre social.

Les « Gauches » ne passent rien à leurs adversaires : pas un abus de pouvoir, pas une incartade, pas une déviation de conduite. Elles tiennent le bon bout : la légalité et généralement le pouvoir. Il existe une loi « pour la protection de la République » qui est une arme terrible contre le délit de manœuvres réactionnaires. Les journaux de gauche, qui sont d'ailleurs les mieux faits et les plus répandus : *Vossische Zeitung*, *Berliner Tageblatt*, *Frankfurter Zeitung*, dénichent sans répit tous les petits scandales, toutes les survivances honteuses de l'ancien régime. Depuis que le Gouvernement de droite s'est installé au pouvoir l'année dernière, la gauche a rempli activement son devoir de parti d'opposition et lorsque l'enjeu de la bataille était d'importance, le gouvernement prussien, à la tête duquel se trouve le socialiste Braun, entrait dans la lice. Avec une violence dont nos habitudes politiques seraient surprises, avec un sans-gêne qui soulève souvent de graves problèmes de compétence constitutionnelle, le chef rouge actuel de l'ancienne citadelle réactionnaire prussienne partait en guerre contre le Gouvernement du Reich. Qu'il s'agisse de la mise en chantier d'un cuirassé nouveau, d'une question de répartition d'impôts, du choix des fonctionnaires en raison de leurs opinions politiques, le Gouvernement prussien ne se gêne pas pour donner son avis et blâmer le gouvernement du Reich. Son intervention n'est pas seulement platonique; il s'efforce, pour arriver à ses fins, de se servir du *Reichsrat* dont le mode d'élection permet parfois certaines combinaisons et réserve des surprises.

* * *

L'opposition la plus active et la plus typique menée par le gouvernement prussien a été provoquée par la question des drapeaux. Le drapeau constitutionnel noir-or-rouge n'est pas reconnu volontiers par toute une partie de l'opinion qui veut y voir un insigne de parti et reste fidèle aux anciennes couleurs impériales, noir-blanc-rouge. La querelle des drapeaux est devenue le symbole de la question du régime. Sur cette question d'apparence accessoire et de pure forme, les partis de gauche et le gouvernement prussien ont entamé une bataille violente à coups d'ordonnances et de campagnes de presse pour imposer le nouveau drapeau. Sous le vocable *Reichsbanner* (bannière du Reich) une association puissante, qui se vante de compter trois millions de membres, s'est fondée pour la défense militante des institutions nouvelles. Car il existe une question du « régime » en Allemagne. Le nouveau régime, s'il a pour lui la légalité et des partisans résolus, traîne derrière lui une cohorte qui a les yeux fixés en arrière. Un petit nombre de ceux-ci confesse publiquement sa foi monarchiste. La plupart des autres ne forment que des coalitions d'intérêts, des groupes sociaux, qui disputent la détention du pouvoir aux hommes nouveaux, en s'appuyant tantôt sur la sentimentalité nationale, tantôt sur des appétits bien définis. Parmi ces réactionnaires opportunistes figurent les populistes, parti des grands industriels et les nationalistes (*deutschnationalen*), parti des agrariens et des protectionnistes. Le « régime » est pour ceux-ci une question d'intérêt de caste ou de classe qu'ils jugent peut-être avoir été mieux défendu sous l'Empire, mais qu'ils ne renoncent nullement à défendre sous une République bien établie. De plus en plus, les manifestations morbides, coups de force, associations secrètes, manœuvres illégales, tendent à disparaître dans l'ordre rétabli et la prospérité recouvrée. Aussi le président socialiste du Reichstag Lobe, a-t-il pu dire : « la République n'est plus menacée ».

La consolidation du régime s'est effectuée en ces derniers temps

en trois étapes décisives. La première a été l'élection du maréchal von Hindenburg à la présidence du Reich. C'était mal connaître la discipline militaire envers le règlement, c'était mal préjuger du bon sens et de la loyauté du vieux soldat que d'imaginer qu'il n'observerait pas son rôle, qu'il ne tiendrait pas son serment et qu'il ne servirait que de fourrier au retour de son ancien maître. En réalité, il l'a définitivement éclipsé. Il a revêtu de toute sa gloire légendaire la plus haute magistrature républicaine et il a décapité la réaction. La seconde étape fut la participation des nationalistes au dernier cabinet Marx et leur adhésion aux fameuses « directives » qui comportait le ralliement à la République. Ralliement de pure forme, objectera-t-on, mais qui a néanmoins définitivement compromis et paralysé leur opposition. La troisième étape vient d'être accomplie par les élections du 20 mai 1928, qui ont porté les socialistes au pouvoir. Après avoir neutralisé leurs adversaires, les républicains ont les mains libres pour travailler en paix au service de l'Etat.

(A suivre)

POLITES

Saint Bernard et Abélard⁽¹⁾

La théologie, fondée sur les Ecritures et sur la tradition, est l'étude des vérités révélées, dont le dépôt a été confié par Jésus-Christ à son Eglise, constituée l'interprète infaillible des matières de foi et de morale.

A cet ensemble de vérités, affirmées par le témoignage divin, la raison humaine est obligée de donner son assentiment. Elle n'a pas le droit de les rejeter, ni de les augmenter ou diminuer.

Mais, toutes divines et intangibles qu'elles soient, l'intelligence humaine peut les scruter, les expliquer jusqu'à un certain point l'une par l'autre, montrer leurs rapports avec les vérités naturelles, évincer leur expression, déduire leurs conséquences logiques, en un mot, opérer leur structure scientifique.

Dès le début des âges apostoliques, ce travail si méritoire de la théologie fut entrepris par les saints Pères et par les docteurs, tant de l'Eglise latine que de l'Eglise orientale.

A l'époque de saint Bernard, la structure théologique est loin d'être achevée. Aucun des Pères ni des Docteurs n'a encore édifié une synthèse complète, comme nous en fournissons le XIII^e siècle par l'organe des grands scolastiques, et en particulier, de saint Thomas et de saint Bonaventure.

Partout, cependant, dès le XII^e siècle, on se préoccupe d'y aboutir, non par un travail individuel, mais par des collaborations dans de nombreuses écoles : celle du Bec avec saint Anselme, celle de Laon avec un autre Anselme, celle de Paris avec Guillaume de Champeaux, chez les chanoines de Saint-Victor et ailleurs.

On discute les questions de philosophie et de dogme dans des chaires célèbres, autour desquelles s'empresent des milliers d'élèves, curieux, fiévreux et tentés, à la suite de leurs maîtres, de donner à la raison un rôle exagéré. Au lieu de rester l'humble servante de la foi, la jeune scolastique s'érige en maîtresse de la révélation, discute avec fougue les bases mêmes du dogme, c'est-à-dire, les Ecritures, la tradition et ses tenants autorisés, les saints Pères.

Nous allons voir Bernard aux prises avec cette tendance hérétique en la personne de son plus illustre représentant, Pierre Abélard, « Maître Pierre », comme l'appelait la foule sans cesse grossissante et enthousiaste de ses jeunes disciples, plus friands de discussions et de critiques que de lucides exposés théologiques.

Né à Palet, près de Nantes, en 1079, Pierre Abélard s'était adonné à l'étude des sciences, des lettres, de la philosophie sur-

tout, dès sa première jeunesse, sous les plus grands maîtres, notamment les deux susdits : Guillaume de Champeaux, le célèbre écologiste de Notre-Dame de Paris, et Anselme de Laon, non moins illustre et profond, mais bientôt surpassé par son élève, pour le succès du moins et pour le brillant. A vingt ans, en effet, il se posait déjà en maître et en rival « ne reconnaissant d'autre supériorité que celle qu'on tient de son génie et de son autorité ». En opposition avec les deux chaires, restées traditionalistes, de Notre-Dame et de Saint-Victor, répudiant toute tutelle, maître Pierre se créa une chaire sur le Mont-Sainte-Geneviève, où — succès capable de faire tourner les plus fortes têtes — se pressèrent plus de cinq mille étudiants venus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et même de Rome. On y traitait — de quoi n'y traitait-on pas ? — de logique, de dialectique, de psychologie, de métaphysique et, naturellement, de théologie et surtout de la question qu'il fallait alors aborder sous peine d'encourir la note d'ignorance : la Sainte Trinité, qu'on expliquait ou que l'on croyait expliquer.

Ajoutez-y les rapports (on eût dit volontiers, comme d'aucuns scientifiques de nos jours, les droits) de la raison devant (ou contre) la foi. La foi « pauvre fille du Ciel » était citée à la barre, soumise « à la question », c'est-à-dire au principe proné par le maître aux applaudissements des disciples : « Il est ridicule et absurde de croire ce qu'on ne comprend pas ! »

Ce principe, pris absolument sans restriction, était gros de conséquences, en fait de dogmes et de mystères.

Aux succès de la parole Abélard joint ceux, non moins brillants, de la plume. Il publie des traités : *Unité et Trinité*, *Théologie chrétienne* : « Il arriva, dit-il, que je m'appliquai d'abord à discuter le principe fondamental de notre foi par la raison humaine, et que je composai sur l'Unité et la Trinité en Dieu un traité à l'usage de mes disciples, qui demandaient sur ce sujet des raisonnements « humains et philosophiques » et auxquels il fallait des « démonstrations » plutôt que des « affirmations ». (*Hist. Calam.*). Malheureusement, le Concile de Soissons, moins enthousiaste, se mit à censurer les beaux ouvrages. Le maître publie alors le *Sic et non*, avec le secret dessein, a-t-on dit, de diminuer le crédit « gênant » attaché à l'avis des Pères, qui est *sic et non, oui et non*, c'est-à-dire contradictoire.

Abélard avait près de quarante ans (1) quand le bon et innocent chanoine Fulbert installa chez lui en pension ce charmant professeur « irrésistiblement gracieux aux yeux du beau sexe », pour donner des leçons de philosophie à sa nièce, la romantique Héloïse, âgée de dix-huit ans.

« Cela nous donnait beau jeu », dit Abélard. Et combien édifiantes, les leçons ! Bref, de gré ou de force, Héloïse fut séduite, puis épousée par lui, en secret, paraît-il, pour cacher sa honte.

Mais l'oncle, piteusement joué, ne l'entendit pas de cette façon. Il perdit du coup sa mansuétude : on sait que sa vengeance fut une odieuse et barbare mutilation. Abélard s'en alla celer sa confusion à Saint-Denis ; Héloïse se retira chez les religieuses d'Argenteuil (1118).

Ennuyé ou importun en communauté, il quitte Saint-Denis et se bâtit une espèce d'ermitage, formé de roseaux et de chaume, près de Troyes, qu'il dédia à la Trinité. Puis, le petit oratoire, par suite de l'affluence des disciples, se transforma en un couvent consacré au Paraclét (on avait de grandes dévotions alors). Une abbaye de religieuses s'y adjoignit, où Abélard transporta Héloïse, qui en fut abbesse... édifiante.

Quant à lui, toujours en butte aux oppositions et obligé de quitter le Paraclét, il devint moine régulier et fort édifiant abbé du (c'est lui-même qui le dit) très peu édifiant monastère de Saint-Gildas, sur les côtes du Morbihan.

Non encore mûr pour la retraite, il revint à Paris, à sa chaire — toujours applaudi, mais aussi discuté — et c'est alors qu'il entra en contact intellectuel avec saint Bernard.

Bernard, modeste et malgré tout désireux de s'enveiler dans la retraite, était, il est vrai, soupçonneux, peut-être avec quelque exagération, vis-à-vis des nouveautés bruyantes. Mais, s'il avait en horreur le faux et vaniteux savoir, il était loin d'être un ennemi de la vraie science, que personne n'estimait plus que lui. (*In Canl.*, XXXVI).

Aux yeux de l'abbé de Clairvaux, le but de la science était l'amour de Dieu et du Christ, de Dieu goûté dans la création visible et dans l'Incarnation. Il détestait la mise en scène des vaines cu-

(1) Voir la Revue des 1^{er} et 22 juin, 3 août et 7 septembre 1928.

(1) Nous résumons sa Confession, récit vantard de ses prouesses féminines (P. L. t. 178 c. 126 ou *Hist. Calam.*)

riosités, l'éclat des discussions arides, plus nuisibles qu'utiles aux âmes et à la pratique des vertus.

« Que m'importe la philosophie! s'écria-t-il un jour; mes maîtres sont les Apôtres; ils ne m'ont pas appris à lire Platon et à démêler les subtilités d'Aristote... mais ils m'ont appris à vivre. Et croyez-moi, ce n'est pas là une petite science (*Serm. in Fest.*, SS. P. et P.). »

Bernard et Abélard s'étaient rencontrés incidemment lors de la consécration de l'église de Morigny par Innocent II, en 1131. Ils durent s'entendre, car, à quelque temps de là, Bernard fait à Héloïse et à ses religieuses une visite « longtemps attendue » et est reçu, non comme un homme « mais comme un ange ». On ne sait trop quelle impression le saint ressentit, mais il confirma, dit-on, les religieuses dans les devoirs de leur état par de saintes exhortations, critiqua cependant (ce qui est significatif) le savant « consubstantiel » qu'elles avaient substitué au « quotidien » dans le *Pater*.

Il était difficile à un Abélard de se taire et d'abandonner ses « savantes » idées. Après le *Sic et non*, seconde édition retouchée, c'est le *Scito te ipsum*, *Connais-toi toi-même* et le *Commentaire de l'Épître aux Romains*, qui renferment des propositions « modérnistes » pour lors, imprudentes du moins et hasardeuses, sentant l'hérésie. Guillaume de Saint-Thierry, « effrayé de ces nouveautés audacieuses », les signale à l'abbé de Clairvaux et le pousse fortement, en vertu d'un « devoir sacré », à s'y opposer. D'où visite du saint « épouvanté » à Abélard et — chose plaisante — « tous deux déplorent amèrement la fureur de discuter et la démangeaison qui ont pu en pénétrer dans toutes les classes de la société! »

« Le libre examen n'est plus le lot de quelques téméraires philosophes; le peuple ignorant se laisse séduire par l'éloquence verbeuse de théologiens sans titre et de doctrines sans mission! Les places publiques retentissent des disputes d'école. Les simples comme les lettrés, les enfants comme les hommes mûrs et — pour parler avec Abélard — les sots de toute espèce se mêlent, dans les villes, dans les bourgs et jusque dans les campagnes, de critiquer les dogmes les plus élevés de la religion. Plus de respect des choses saintes... Mépris de la foi des simples. On jette au vent les trésors de Dieu... On insulte aux Pères de l'Église... On introduit des nouveautés... » (*Vac. Vie*, t. II, p. 123). Et tous deux d'en convenir et de se lamenter. Mais quand Bernard dit : *Tu es ille vir, (c'est vous qui êtes le coupable!)* quelle scène!

Une promesse de rétraction ou plus probablement de retouche, de mise au point, ne dissipa nullement l'orage. Bientôt il ne fut bruit dans les écoles et dans les monastères que de la controverse de l'abbé de Clairvaux avec le professeur de Sainte-Geneviève, controverse que les menées des partis ne firent qu'envenimer.

Une solennelle exposition de reliques devait se faire à Sens, alors métropole de Paris. Maître Abélard, désireux de se laver du soupçon d'hérésie, poussé par ses amis, entre autres par le fameux Arnaud de Brescia, supplie l'archevêque de transformer la réunion des évêques en concile, escomptant — en fort dialecticien qu'il est — un facile triomphe sur Bernard. Celui-ci tout d'abord refuse la lutte : « Ce n'est pas son affaire. Il n'est qu'un enfant et pas de taille à se mesurer avec un géant, tout hérissé des pointes de la dialectique. » Le dogme est clair : « Pourquoi mesurer la raison divine à la mesure de la raison humaine? » Poussé cependant par ses amis, il accepte.

Au jour fixé, l'archevêque, Henri le Sanglier, vit arriver tous les évêques de sa province, ceux de Paris et de Nevers exceptés, Chartres, Auxerre, Orléans, Troyes, Meaux. L'archevêque de Reims, lui aussi convoqué, amenait ceux de Soissons et d'Arras. Puis, un grand nombre d'ecclésiastiques, abbés, prêtres, archidiacres, ecclésiastiques célèbres, entre autres Gilbert de la Porrée, et, qui plus est, le roi lui-même, escorté de ses lieutenants et grands feudataires; enfin, les deux personnages les plus importants, Bernard, faible, souffrant, couvert de son humilité, précédé d'une renommée de sainteté merveilleuse et du bruit de ses miracles; Abélard, déjà courbé par l'âge, mais d'une allure toujours ferme et le regard plein d'assurance.

La veille du jour, Bernard monte en chaire et recommande Abélard aux prières de son auditoire.

« Conjurez Dieu, dit-il, de le rendre tel que le soupçon ne puisse désormais l'entacher! »

Le lendemain a lieu la séance solennelle dans l'église métropolitaine de Saint-Etienne. Les Pères du Concile, les évêques, les abbés et les grands-maîtres, le roi et sa cour sont présents. L'abbé de Clairvaux occupe une place d'honneur. On récite les prières

d'usage; un des prélats fait un sermon sur la foi, et Abélard est introduit. On raconte qu'en traversant la foule, apercevant Gilbert, son tenant, il lui aurait dit : *Gare à la maison quand le mur voisin brûle!*

On lui assigne un siège et, à son grand étonnement, il se voit transformé de dialecticien, sûr de son coup, en simple accusé.

L'abbé de Clairvaux, en effet, chargé du rôle de promoteur, se lève et fait lecture de dix-sept propositions extraites des œuvres de maître Pierre — indéniables, quant au fait, paraît-il — ou la Trinité, la personne de l'Homme-Dieu, la rédemption, le péché, la tradition, les pères se trouvent erronément interprétés. Il « somme » l'« accusé » de les renier, ou de les justifier par des raisons théologiques.

Le dialecticien, armé de pied en cape de syllogismes savamment préparés, est pris au piège.

Décontenancé, saisi de crainte, il en appelle aussitôt à Rome. Était-ce dans l'espoir d'une joute interminable? Sans doute. On prit acte de son appel, et on se borna à juger de la doctrine : quatorze des propositions furent censurées comme opposées à la foi et ouvertement hérétiques.

Alors, de part et d'autre, on partit à l'assaut du Saint-Siège. Bernard se jeta corps et âme, par lettres et par écrits, dans le feu de la lutte; et six semaines après, Innocent II, par un décret solennel rendu après consultation du Sacré Collège et adressé à l'archevêque de Sens ainsi qu'à son « très cher fils, Bernard, abbé de Clairvaux », proscrivait lui-même les propositions et condamnait leur auteur au silence et, selon la législation du temps, à une perpétuelle réclusion dans quelque monastère (1140).

« Consommation de l'iniquité! » a-t-on dit.

La légitimité de la condamnation de la doctrine d'Abélard ne saurait être mise en doute : l'autorité suprême juge non les intentions, qui peuvent être droites, mais le fait. Celui-ci était manifeste.

Reste la réclusion. Quoi, a-t-on dit, le plus grand génie du XII^e siècle! — Soit, du XII^e siècle. En ces temps-là, les erreurs contre la foi, toujours nuisibles au bien public, avaient des conséquences plus directement sociales; elles étaient la cause de troubles redoutables et de grandes ruines. Ce n'était pas le moment de pratiquer une tolérance, qui n'était d'ailleurs nullement dans les mœurs. Abélard constituait un danger pour la société. Où son audace se serait-elle arrêtée?

Il se soumit, humblement — non sans quelques soubresauts d'amour-propre. N'est officiellement hérétique que le déclaré tel et l'insoumis. Abélard ne l'est pas et se défend de l'être. Sa « douce » réclusion se fit à Cluny, dans les bras du miséricordieux Pierre le Vénéral. Il revit dans la suite le « terrible » abbé de Clairvaux. « Nous avons assoupi notre ancienne querelle », dit-il à l'issue de l'entrevue.

Les moines de Cluny, qu'il édifia, ne recueillirent pas bien longtemps les derniers échos « d'une voix qui avait ébranlé le monde et qui s'éteignait doucement en pieux colloques ». Sa faible et débile santé fit envoyer le pénitent au prieuré clunisien de Saint-Marcel, dans un site enchanteur de la Saône. Il y priaît, lisait ou dictait sans repos. Sentant venir sa dernière heure, il fit — dans les dispositions les plus saintes — sa profession de foi catholique et l'aveu de ses fautes; il reçut le saint Viatique, recommanda à Dieu son âme et son corps pour l'éternité et s'endormit doucement dans le Seigneur, le 21 avril 1142, à l'âge de soixante-trois ans.

Ses restes furent inhumés à Saint-Marcel, puis transférés secrètement au Paraquet, près d'Héloïse!

Celle-ci finit bien. Elle rompit avec le monde, assura l'observance dans sa communauté, acheva sa vie dans le silence et l'austérité et mourut vingt-deux ans après Abélard, le 17 mai 1164. Leurs dépouilles à tous deux sont maintenant, de par la grâce de la Révolution française, au Père-Lachaise.

Abélard a été diversement apprécié.

Il s'est peint en deux traits dans son apologie ou *Histoire de ses calamités* (P. L., t. 178, c. 113), tout à « sa louange » et peu à celle de ses adversaires. *Cum totus in superbia atque luxuria laborarem, comme j'étais tout perdu d'orgueil et de luxure*, dit-il. Rien, ni philosophie ni dogme, ne pouvait dépasser sa taille : « Impossible de croire une chose qu'on ne comprend pas! »

« Il était important, dit l'*Histoire littéraire de France* (t. XII, p. 86), pour la sûreté du dépôt de la foi, que les écrits, semés de traits hardis, remplis de locutions impropres, dirigés selon une méthode inconnue à toute l'antiquité, sans parler des erreurs graves dont ils étaient infectés, demeurassent éternellement flétris avec le nom de l'auteur. » Prôné, enivré de succès et d'encens, opiniâtre, orgueilleux jusqu'à se prétendre sans égal, Abélard

était un esprit plus brillant et plus ingénieux que profond. Dialecticien habile et critique avisé, ce ne fut pas un grand philosophe.

Les hérésies — mauvaises en soi et injustifiables — servent parfois à faire briller la vérité dans tout son éclat : ce fougueux raisonneur, qui prétendait raisonner le dogme comme la philosophie sans s'inquiéter des limites ni des différences entre la raison et la foi, rendit, sans le vouloir, quelque service à la vérité. Une méthode n'est pas condamnable à cause de l'abus qu'on en fait. On ne peut répudier la saine critique des autorités, des documents, des raisons apportées en matière de construction scientifique, sous prétexte qu'Abélard l'a poussée trop loin et qu'il a dépassé la mesure. Bien des questions concernant la foi, les Écritures, la tradition orale et écrite, les écrits des Pères et leur valeur probante sont diluées de nos jours : elles ne l'étaient pas alors. L'arme de la critique, qu'Abélard n'a pas su manier sans se blesser et sans maltraiter la philosophie, la foi et la morale, sera reprise par les constructeurs synthétiques du dogme, saint Thomas, saint Bonaventure et autres grands scolastiques, dont l'œuvre magistrale, saine et solide celle-ci est immortelle. L'esprit « rationaliste » d'Abélard, qu'il le voulût ou non, était présomptueusement audacieux et destructeur. La juste raison des autres respecta toujours, dans la construction de leur synthèse, le plan et les matériaux qui ne venaient pas des hommes mais de Dieu. Où l'un a échoué, sans rien laisser de durable, les autres ont élevé un monument impérissable : *Nisi Dominus edificaverit domum, in vanum laboraverunt qui edificant eam.*

Abélard, avons-nous vu, eut une fin des plus rassurantes. Il avait édifié les moines de Cluny par sa soumission et par sa piété. Pierre le Vénéral fit en deux mots son oraison funèbre dans une lettre à Héloïse : « Semblable à saint Germain pour l'humilité, à saint Martin pour la charité. »

Soit!

PAUL MITERRE.

Une retraite du R. P. Hénusse

Depuis sa fondation, la Société médicale belge de Saint-Luc, société des médecins catholiques de Belgique, organise, chaque année, au mois d'octobre, une **Retraite ouverte**, dans le but de poursuivre, conformément à ses statuts, « la sanctification de ses membres par l'application des vertus chrétiennes et, en particulier, de la charité, à l'exercice de la médecine. »

Les résultats, particulièrement heureux, donnés par cette retraite ont engagé notre société à en étendre les bienfaits à des chrétiens appartenant à d'autres carrières et l'heure lui a paru opportune de fonder une **Retraite ouverte, annuelle, pour Messieurs appartenant aux professions libérales ou à des carrières similaires.**

Elle a pensé que l'anarchie des intelligences et des volontés, l'abdication devant le Devoir, le débordement du sensualisme et, surtout, l'envahissement du « laïcisme » et la méconnaissance du Règne social de Jésus-Christ, justifiaient, dans les temps troublés où nous sommes, pareille initiative.

Il importait que le cycle d'instructions fut confié à un maître de la parole sacrée, ayant l'expérience des besoins de notre temps; le R. P. Hénusse, S. J., a bien voulu accepter cette grande tâche et se propose de traiter cette année :

Le remède à nos maux.

La Société médicale belge de Saint-Luc vous invite cordialement aux exercices de cette Retraite, qui aura lieu les 15, 16, 17 et 18 octobre, dans la chapelle du Cercle Union et Travail, rue Brialmont, 11 (porte de Schaerbeek).

Le Secrétaire général,
D^r WARLOMONT.

Le Président
de la Société médicale belge de Saint-Luc,
D^r WIBO.

Programme de la Retraite :

1^o Les lundi, mardi, mercredi, 15, 16 et 17 octobre, à 20 h. 1/2. Salut, instructions par le R. P. Hénusse, Bénédiction du Saint-Sacrement.

2^o Le jeudi 18 octobre, à 7 h. 1/2, clôture de la Retraite, Messe, instruction par le R. P. Hénusse, Communion, Acte de consécration au Sacré-Cœur.

De la conversation

Voici un sujet qui ne laissera pas beaucoup de personnes indifférentes. Même en ce temps de fièvre, d'affaires, de vitesse. Dieu merci! nous ne nous refusons pas encore aux charmes de la société. Et que seraient-ils si nous ne réussissions plus à plaire? Et comment plairons-nous si nous ne savons causer? Ainsi notre coquetterie elle-même se trouve intéressée à trouver ce qu'est l'art de la conversation et, si nous le pouvons, à y passer maîtres.

Seulement, comme tous les arts, il est long, il est difficile. Il réclame une extrême surveillance que l'on dissimulera, de fréquents exercices que l'on n'avouera point.

M. André Maurois nous servira d'initiateur, qui vient de donner sur la conversation, dans la collection Hachette des « Notes et Maximes », quelques feuillets un peu décousus, un peu promptement noircis, mais bien savoureux quand même et qu'il y a profit à lire.

Nous ne nous contentons plus aujourd'hui de ce qu'ont écrit sur ce sujet les moralistes du Grand Siècle. Et pour cause. Nous avons besoin de presque tout rapprendre, et La Rochefoucauld et La Bruyère et Pascal s'adressaient à des gens entendus. Tous leurs soins se limitaient à régler des dons surabondants. Eviter de vouloir être toujours le maître de la conversation, bien écouter et bien répondre, voiler son esprit, moins le montrer que d'en faire trouver aux autres, choisir entre toutes les occasions qu'offrait cette époque fortunée celles qui ne gêneront ni l'intelligence ni le sentiment, telles sont les règles que rappellent ces témoins de la plus belle société française.

La tâche du moraliste d'aujourd'hui est plus modeste et plus ingrate. Il lui faut redire ce que c'est qu'une conversation et comment on s'y prépare.

J'aime, nous confesse André Maurois, ce que M^{me} de Sévigné appelait les conversations « infinies », où l'on parle de soi, des autres, de petites aventures, de rien, sans traits, sans éclat, sans crainte du silence, avec confiance, avec abandon.

Telle est la conversation de tous les jours, la plus ordinaire, la plus nécessaire aussi; non point la plus facile cependant. Comme elle porte sur des riens, il y faut posséder le don du développement, de la réplique aisée, peut-être frivole, mais dont le rôle est d'entretenir l'humble débat. On y parle pour parler, pour être aimable. C'est la conversation autour de la table de famille, au salon des amis, avec le voisin. On n'y est point soutenu par des idées à défendre; les plus constantes méditations non plus que la dernière lecture n'y servent de rien. La pluie et le beau temps, disons-nous pour en marquer la vanité, en sont les thèmes habituels. Et les nouvelles des gazettes qui pèsent à peine plus lourd.

Vous voyez-vous, dans une pareille causerie, l'esprit assoupi, la langue molle ou seulement le vocabulaire confus? Mieux vaudrait rester chez soi; mieux encore vaudrait s'enfermer seul, ne plus se montrer ni aux siens, ni aux amis. Vous seriez indigne du titre d'homme qui est, nous dit le philosophe, un animal social. Éveillez-vous donc! Au besoin, prenez pour cela une coupe de champagne ou, plus simplement, deux verres d'un hométreur bon. Devenez attentif, prompt, réceptif et poussez-vous à la riposte!

— Parfait! Mais si les mots, pourtant, si les phrases ne viennent pas, ou si elles sortent de travers, embarrassées, inachevées. Est-ce une disgrâce que peut vaincre le meilleur vin français?

Sans écarter le vin qui est sûrement pour quelque chose dans cette vivacité, dans cette justesse, dans cet esprit que nous reconnaissons aux hommes de France, il faut alors mieux apprendre

sa langue et l'apprendre avec les oreilles autant qu'avec les yeux, lire à haute voix les bons auteurs, s'attacher à penser en phrases bien faites et à nouer ses secrètes réflexions avec l'ordonnance la plus rigoureuse que nous pourrons. C'est un exercice très à la mode. On en trouve d'utiles exemples dans nos modernes romans. On lui a donné un nom qui charme, qui fait songer à des choses profondes. Cela s'appelle le monologue intérieur.

Mais si l'habitude du monologue intérieur nous aide à parler couramment, à faire la conversation de tous les jours, elle ne suffit pas à celle que nous appelons un art et qui est, cela va de soi, d'une matière plus précieuse.

Ici les idées, la culture sont nécessaires, sans qu'il faille pourtant leur conférer le premier rang. « Le plaisir de la conversation, observe finement M. André Maurois, ne naît pas des idées, toujours plus faibles que dans un bon ouvrage écrit, mais plutôt d'une rapidité à s'exprimer et à se comprendre, d'une égalité de cœur et d'esprit où l'on jouit à la fois de l'éclat de l'autre et du sien propre, d'un goût commun des nuances justes qui en fait chercher de plus fines et les trouver. »

Cela suppose de grandes ressources que l'on prendra garde de ne pas étaler, mais que l'on possèdera si bien qu'elles ne se révéleront que par allusions, que par touches rapides, que par ces nuances où se marquent tout ensemble la souplesse d'un esprit et sa discrétion. Mais pour jouer de la sorte, pour aller si promptement d'une idée à une autre, pour saisir sans barguigner la direction nouvelle où nous engage la réplique du partenaire, pour que la réplique elle-même ne fasse point trop brutalement dévier le dialogue, il faut demeurer entre gens de même classe intellectuelle, et qui connaissent les mêmes choses, les mêmes hommes, les mêmes livres. Comme l'amitié dont M. Abel Bonnard, dans un récent ouvrage, vient de nous donner une si noble peinture, la conversation, la belle, la vraie, la seule estimable conversation ne se conçoit qu'entre gens cultivés. Alors seulement on peut reprendre les conseils de nos vieux moralistes français, se garder de l'esprit de domination, respecter les aimables lois de l'égalité. On est entre égaux.

S'il en allait autrement — et il en va souvent d'autre façon — tous les excès, tous les oublis sont à craindre et c'est encore la loi du plus fort qui vient régner.

Je n'en prends de témoignage que chez M. Maurois lui-même. Il se fait de la conversation cette image idéale que l'on a vue, cette promptitude à s'exprimer et à se comprendre, cette égalité de cœur et d'esprit, ce goût commun des nuances justes. Mais il sait bien que la réalité quotidienne dément un si beau rêve. « Il y a, dit-il, des contradicteurs-nés qui cherchent toujours l'erreur dans ce qui vient d'être dit. » Il y a aussi ces gens qui parlent, qui parlent et qui n'écoutent personne.

Alors quoi? Vous voulez faire votre tronée dans les salons, dans les cercles où siègent ces fâcheux? Prenez comme eux de l'autorité. Ce n'est point ce qu'il y a de plus difficile, allez! « L'autorité est faite tantôt d'une certaine lenteur de débit, tantôt d'une force tranquille, toujours de la certitude d'être écouté. Les paroles se détachent du causeur et tombent de tout leur poids. L'homme sans autorité a toujours l'air de retenir les siennes et de les reprendre; il a honte de ses phrases avant de les achever. »

Et encore, s'adressant à un jeune homme un peu novice, Maurois écrit :

« Tu envies leur autorité. Tu l'auras. Elle naît de la fonction et de l'absence d'esprit critique. Les phrases te viendront avec l'âge. Tu apprendras à affirmer. Tu auras une doctrine, blindage solide. Abrisé par elle, tu deviendras brave. En attendant, observe quelques règles de prudence provisoire.

« Ne parle jamais quand, pour la première fois, tu pénètres dans un monde nouveau. Ecoute, cherche ta profondeur. A Paris,

il n'y a pas en même temps plus de trois sujets de conversation possibles. Etudie-les tous trois, comme tu préparerais les questions d'histoire pour un examen. Puis guette ta chance. Dans les questions de fait, la compétence donne droit d'intervenir. Sois théologien, psychologue, juriste. Cite les formules d'excommunication et les articles du Code civil. Le monde respecte les spécialistes. »

Le morceau est d'un humour, d'une malice agréable. Il est aussi d'une rare vérité.

Pour le bien voir, il suffit de se souvenir comment un Rivarol, un Chamfort, un Toulet lui-même ont acquis une réputation. Grands lettrés certes, voire remarquables écrivains, et pourtant ils ont eu besoin de ce ton péremptoire qui établit l'autorité.

Nous savons par un précieux rapport de Chénedollé que l'éblouissante conversation de Rivarol était un vrai monologue. « ... Il commença, en effet, et se lança dans un de ces monologues où il était vraiment prodigieux... Nous hasardâmes timidement, M. de la Fresne et moi, quelques objections, qui furent réfutées avec le rapide dédain de la supériorité. (Rivarol dans la discussion, était cassant, emporté, un peu dur même.) — « Point d'objections d'enfant », nous répétait-il, et il continuait à développer son thème avec une profusion d'images toujours plus éblouissantes... »

Et il faut préparer ses sujets. Mon Dieu, oui! Mais n'en soyons pas humiliés. Chamfort le faisait, Rivarol le faisait. Ils le font presque tous.

Il me faut bien citer encore; il y a trop de gens qui, sans cela, demeureraient sceptiques.

« Ne croyez pas (hors des cas très rares), nous dit Sainte-Beuve, à l'improvisation: tout ce qui est bien a dû être prévu et réfléchi. Démosthène méditait ses harangues et faisait provision d'exordes; M. de Talleyrand prévoyait ses bons mots, que la circonstance lui tirait ensuite à l'improvvisé; si Bonaparte, dans les revues, savait nommer chaque soldat par son nom, c'est qu'il s'était couché la veille en étudiant à fond ce qu'on appelle les *Cadres de l'Armée*. »

« Tout est comédie, et toute comédie a eu sa répétition. »

M. de Talleyrand prévoyait ses bons mots, tout comme Rivarol... C'est pour nous encourager contre notre défiance. C'est aussi pour décourager notre paresse. Faut-il aimer de plaire, ou de dominer, quand on en vient là!

Mais la leçon est excitante. Elle nous apprend qu'on ne devient pas sans quelque peine, aimable, élégant, disert et pour tout dire d'un mot qui relève ces frivolités: sociable.

JEAN VALSCHAERTS.

Léon Tolstoï, 1828-1928

Pendant la plus grande partie du XI^e siècle la Russie fut partagée; intellectuellement, entre « occidentalistes » et « slavophiles ». La Russie a-t-elle une mission propre ou lui faut-il suivre le reste de l'Europe? Les slavophiles se réclamaient d'une culture nationale. Ils croyaient que la Russie était à même, avec son sens religieux profond, de rassembler les éléments dispersés de l'humanité dans une union organique interne. De leur côté les « occidentalistes » étaient partisans d'un cosmopolitisme éclectique, certains attendant le salut d'une collaboration intime avec l'Occident catholique, d'autres — les radicaux — penchant vers les idées scientifiques, libérales et socialistes qui faisaient alors de grands progrès en Europe.

De 1830 à 1860 environ, les deux écoles furent sous l'influence de philosophes de deuxième rang, français et allemands pour la plupart. Plus tard seulement Spencer, Stuart-Mill et Comte

influencèrent la pensée russe. Ces théories importées de l'étranger et adoptées avec grand enthousiasme ne produisirent pas un seul penseur original. La Russie ne peut se vanter que d'un seul grand philosophe au XIX^e siècle : Vladimir Soloviev. Lui fut un esprit créateur. Très cultivé, penseur profond, un des plus délicats poètes qu'ait connus la Russie, Soloviev resta sans égal parmi ses contemporains. Lui excepté, toute la pensée philosophique et sociale russe s'exprima dans la littérature d'imagination.

Léon Tolstoï naquit en août 1828 dans le chaos religieux, scientifique et politique. L'époque qui le vit naître et grandir, époque qu'en fin de compte ses écrits allaient si profondément influencer, n'était pas seulement une époque de recherche ardente de la vérité dans tous les domaines de l'activité humaine, mais aussi, pour la Russie surtout, une époque de grandes passions et de luttes cruelles.

Le panégyriste le plus enthousiaste de Léon Tolstoï doit reconnaître que son héros avait une nature fort complexe. Tolstoï le moraliste, Tolstoï le réformateur est difficile à comprendre. Sans parler de ses lacunes — nombreuses et peu communes —, il y a dans la vie et dans les écrits de Tolstoï tant d'aspects contradictoires de son caractère et de sa psychologie qu'il faut bien souscrire aux jugements de Janko Lavrin et de Vladimir Soloviev quand le premier qualifie Tolstoï d'énigme et quand le second considère le tolstoïsme comme une espèce d'atrophie morale.

Si nous nous remémorons les circonstances de sa vie et de son éducation, le milieu social et intellectuel qui fut le sien, et si nous nous rappelons que, comme Pascal, il était naturellement douteur, nous découvrirons assez d'éléments de conflits suffisants par eux-mêmes pour expliquer la personnalité complexe de Tolstoï et les nombreuses contradictions de son système.

Privé des soins de sa mère, morte peu après sa naissance, Tolstoï eut encore le malheur de perdre son père quand il avait neuf ans. Son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent sous la surveillance de parents et de parentes. A l'une d'entre elles, Tatiana Yergolsky, il conserva une vive affection. Agé de dix ans, un autre gamin l'informa de la dernière découverte, c'est-à-dire « qu'il n'y avait pas de Dieu, et que tout ce que l'on nous contait à ce sujet était invention pure ». A dix-huit ans, en quittant l'Université, il « rejeta » toute croyance en tout ce qu'on lui avait enseigné.

Tatiana Yergolsky, nous dit-on, était une femme profondément religieuse. Tolstoï dit d'elle : « Tante Tatiana eut la plus grande influence sur ma vie. Ce fut elle qui m'enseigna, alors que j'étais encore enfant, la joie morale de l'amour. Pas par des mots, mais son être tout entier m'imprégnait d'amour. Ce fut la première leçon. La seconde fut qu'elle m'enseigna la beauté d'une vie tranquille et solitaire. »

Un écrivain moderne nous dit que « la jeunesse de Tolstoï s'écoula dans une atmosphère poétique et religieuse particulière, une atmosphère médiévale ». Nous savons par Tolstoï lui-même que cette atmosphère fut certainement particulière et peut-être même, en un sens, médiévale, mais elle ne fut, décidément, ni poétique, et encore bien moins religieuse. « J'étais jeune, j'avais des passions, et je me trouvais seul, tout seul, dans ma recherche de la vertu. Chaque fois que j'essayais d'exprimer les aspirations de mon cœur à une vie vraiment vertueuse, je ne trouvais que mépris et dérision. Mais aussitôt que je donnais libre cours à mes passions les plus basses, j'étais loué et encouragé. J'expérimentai que l'ambition, l'amour de la puissance, l'amour du gain, la débauche, l'orgueil, la colère, la vengeance étaient tenus en haute estime. Je me laissai aller à toutes ces passions et, devenant semblable à mes aînés, je me rendis compte que la place que j'occupais dans le monde satisfaisait ceux qui m'entouraient. Ma douce tante, vraiment une brave femme, me répétait souvent que ce qu'elle me souhaitait par-dessus toutes choses, c'était une intrigue avec une femme mariée : *Rien ne forme un jeune homme, disait-elle, comme une liaison avec une femme comme il faut.* »

L'Europe connut Tolstoï le moraliste avant de découvrir l'artiste. Ce n'est pas ce dernier que nous discutons ici. Sans aller jusqu'à prétendre que ses deux romans *La Guerre et la Paix* et *Anna Karénine* sont les deux plus grands romans du siècle der-

nier, nous admettons toutefois que, comme artiste, Tolstoï est très grand, encore que le temps n'ait ajouté aucun éclat nouveau à sa gloire.

Quand la « Russie inarticulée » de Carlyle « s'articula » pour la première fois par Gogol, Tourgueneff, Tolstoï, Dostoïevski et d'autres, l'Europe occidentale fut fascinée par cette nouvelle école de psychologie, affranchie de toute convention, disant tout, même le plus laid, le plus ridicule et le plus absurde. Aussi à la fin du XIX^e siècle le roman russe était-il considéré comme le modèle du genre, surtout en France et en Angleterre.

Que l'Angleterre, qui possède Dickens, ait pu tomber sous le charme, reste pour moi un mystère. Quoi qu'il en soit, le charme a été rompu et les nouveaux écrivains russes, épaissis, qui s'appliquent toujours à nous décrire le peuple russe comme une nation d'enfants simples dont la nature serait un mélange de naïveté enfantine et de maturité intelligente, nous laissent froids et sceptiques malgré les recommandations du prince Mirsky qui périodiquement nous les présente comme « la plus grande révélation de l'esprit russe encore à découvrir par l'Occident ».

Que penser de Tolstoï moraliste ? Sa personnalité était double un mélange de Faust niant toujours tout, et de Pascal toujours tourmenté par la solution de l'énigme de la vie humaine. La sincérité de Tolstoï, sa bonté et son humanité sont hors de question ; mais « quand nous considérons à côté d'elles la bêtise extrême et bruyante du Tolstoï didactique, hurlant pour une pureté obscène, criant pour une paix inhumaine, haïnant la vie humaine en petits péchés, se moquant des hommes, des femmes et des enfants par respect pour l'humanité, combinant en un chaos de contradictions un puritain inhumain et un présomptueux sauvage, alors, en effet, nous ne savons plus où Tolstoï a disparu. Nous ne savons que faire de ce petit moraliste bruyant qui occupe un coin dans un homme grand et bon ». Ce jugement de G.-K. Chesterton est sévère, mais il n'est pas injuste. Le portrait de Tolstoï moraliste par Janko Lavrin, pour être moins haut en couleurs, n'est pas plus flatteur. Pour Lavrin — un admirateur ! — Tolstoï fut un « rationaliste sceptique », un « païen irrationnel » dans lequel « le rationaliste et le moraliste s'entre-choquèrent toujours ». Son « ascétisme, avec son Sermon sur la Montagne corrigé, fut exaspéré par sa peur de la mort, qui n'était d'ailleurs qu'une autre expression de son amour spontané de la vie, une espèce de paganisme à rebours. Ce vif sentiment pour la nature n'était pas celui d'un païen sauvage qui est lui-même encore une partie de la nature.

Sa conception de Dieu est une espèce de groupe-âme déifié dans lequel tous les individus seraient plongés et s'effaceraient dans un sens panthéistique. Aimez-vous les uns les autres signifie chez Tolstoï : supprimez sans résistance vos individualités, supprimez-les dans l'intérêt d'un groupe-âme compact dans lequel, seul, vous trouverez le salut. Et plus il était conscient de ses propres impulsions égoïstes, plus il parlait éloquentement de ce « christianisme » bouddhiste désintéressé qui était le résultat de sa conversion. »

* * *

Ceux pour qui Tolstoï est un « chrétien pur » ne seront pas moins heurtés par la définition, que donne le critique russe, du christianisme de leur héros — christianisme bouddhiste — que par le réquisitoire sans merci d'un Chesterton taxant le Tolstoï moraliste de « chaos de contradictions, de puritain inhumain, de présomptueux sauvage ».

Quand on a lu les essais moraux et religieux de Tolstoï tels que : *Comment je crus ; Religion et Moralité ; Les Rapports des sexes ; L'Unique Nécessaire ; Pensées sur Dieu ; Raison et Foi ; Les Seuls Moyens ; La Vie ; Qu'est-ce que l'Art ?* l'impression dominante sur la majorité des lecteurs est que Tolstoï ignorait sa propre pensée sur tous ces sujets-là. Toute la laborieuse vénération de Aylmer Maude, les longs commentaires de H.-W. Massingham et d'autres, les explications de Tolstoï lui-même ne peuvent dissiper l'impression qu'on se perd dans un labyrinthe inextricable. D'autre part, l'intolérance de Tolstoï, son mépris mal déguisé de toute opinion différente de la sienne, son impossible insistance de vouloir simplifier des problèmes qui sont tout excepté simples, et, par-dessus tout, ses allures pontifiantes et dogmatiques sur des sujets dont il ignore à peu près tout, rendent la lecture de Tolstoï moraliste pénible et désagréable.

Loïn d'être un « pur » chrétien, Léon Tolstoï n'était pas chrétien du tout. Son évangile n'était pas celui de Notre-Seigneur,

mais un évangile de sa création, un évangile sans Dieu, sans Christ Verbe et Fils de Dieu, sans Eglise, sans dogmes, sans Ciel et sans enfer. Ce qu'il appelle « le pur évangile » n'est pas l'évangile des évangélistes, mais un évangile fabriqué à domicile par Tolstoï.

Il est la simplicité même : faites du bien à autrui et ne rendez pas le mal pour le mal : cela nous rend tous égaux, il n'y a ni supérieurs, ni autorité, ni tribunaux, et donc toutes les Eglises doivent être combattues sans merci. Même le Dieu de Tolstoï est très différent de l'Être suprême personnel tel que le reconnaissent tous les chrétiens. Enfin Jésus-Christ n'est qu'un homme ordinaire qui pendant sa vie enseigna quelques bonnes choses, bonnes non pas parce qu'annoncées par un légat de Dieu et au nom de Dieu, mais simplement parce que Léon Tolstoï les déclare bonnes.

Voilà l'évangile tolstoïen : un chaos de contradictions historiques et philosophiques.

Que penser du Christ? Tous les vrais chrétiens — nous ne comptons évidemment pas parmi eux ceux qui nient la divinité du Christ, occupassent-ils des chaires épiscopales — ont toujours donné la même et identique réponse à cette question primordiale. Quoique se prétendant chrétien, Tolstoï apporta une réponse de son cru : « Je considère Jésus comme un homme semblable à nous tous, et je pense que le plus grand sacrilège et une preuve évidente de paganisme est de croire qu'il est Dieu. Proclamer Jésus Dieu, c'est renoncer à Dieu. Pour moi Jésus n'est qu'un homme, mais son enseignement est divin dans la mesure où il exprime des vérités divines. Je ne connais pas d'enseignement plus élevé (1) ».

Ici, Tolstoï se contredit. Comment savoir si l'enseignement de Jésus est divin ou pas?

La manière dont Tolstoï a manipulé, émasculé, changé et amélioré certains enseignements du Christ démontre, ou bien qu'il ne croyait pas en ce qu'il écrivait, ou bien qu'il avait un droit supérieur à celui du Christ lui-même de proclamer des vérités divines.

Dans son *Comment lire les Evangiles, et qu'ont-ils d'essentiel?*, après avoir dit que les Evangiles « ont subi une multitude de compilations, de traductions, de transcriptions, qu'ils furent composés il y a dix-huit cents ans par des hommes sans grande éducation et superstitieux », Tolstoï veut montrer comment il faut séparer les paroles du Christ de celles des Evangélistes. Puis il ajoute : « Très probablement en essayant de séparer ce qui est de ce qui n'est pas clairement compréhensible, les gens ne choisissent pas les mêmes passages. Ce qui est clair pour l'un, peut paraître obscur à un autre. Mais tout le monde sera certainement d'accord sur le plus important et ce sont là des choses que tout le monde comprendra très bien. C'est précisément cela, ce qui est pleinement compréhensible à tous, qui constitue l'essence de l'enseignement du Christ ».

Que Tolstoï n'eût même pas la moindre idée du côté purement historique des études bibliques ne surprend pas : l'histoire le laissait indifférent, s'il ne la méprisait pas. Il avait coutume de demander : « A quoi sert-il de connaître ce qui s'est passé il y a mille ans? Mais si, d'après Tolstoï, les miracles attribués au Christ par les évangélistes ne méritent pas d'être crus, pourqu'on accepterait-nous le témoignage de ces mêmes évangélistes quand ils nous affirment que le Christ a enseigné ceci ou cela? »

Que « tout le monde sera certainement d'accord sur le plus important » de l'enseignement de Notre-Seigneur, voilà bien une autre illusion de l'imagination tolstoïenne.

De l'intolérance de Tolstoï et de son mépris des opinions d'autrui il donna un frappant exemple dans l'interview qu'il accorda, en 1903, à deux prêtres italiens qui voyageaient en Russie pour étudier les conditions de ce pays. Parmi les personnalités auxquelles ils rendirent visite il y eut Tolstoï. Très rudement et sans provocation aucune, il leur dit ce qu'il pensait d'eux, de leur Foi, de leur sincérité et du reste. Voici l'essentiel de sa diatribe : N'avez-vous pas lu mon *Appel au clergé*? J'aimerais voir le clergé désertier l'Eglise : les Eglises Catholique et Orthodoxe ont falsifié l'Evangile, corrompu l'idéal chrétien, opprimé la chrétienté avec des dogmes absurdes depuis longtemps controuvés par la science. Vous être instruits et vous possédez une conscience

moderne; comment conciliez-vous cela avec le fait d'être prêtres et catholiques? Comme chrétiens n'êtes-vous pas tenu de rendre témoignage à la vérité? Et comment pouvez-vous être véridiques et sincères si vous restez prêtres et catholiques? » (1).

Cette sortie n'était ni chrétienne ni polie, d'autant plus que les deux prêtres étaient les hôtes de Tolstoï et qu'il les injuriait sous son toit.

Quand ils répliquèrent que pour eux c'était une question de conscience, loin de se calmer, Tolstoï reprit : « Le peuple n'a aucun besoin de vous. Il connaît — Dieu soit loué! — et sans votre aide, ce qui est nécessaire à une vie vraiment chrétienne. Je connais mon peuple russe. Un enseignement dogmatique est inutile; il ne sert qu'à corrompre et à tromper le peuple. Vous êtes aveuglés par votre orgueil si vous croyez pouvoir former la conscience religieuse des masses. Elles n'ont pas besoin de vous; tout ce qu'elles demandent c'est que vous n'essayiez pas de corrompre la conscience religieuse qu'elles possèdent déjà naturellement ».

Si seulement Tolstoï avait pu vivre assez pour voir combien les événements devaient démentir sa foi dans la « conscience religieuse naturelle » du prolétariat russe! Mais le « petit et bruyant moraliste » qu'il portait en lui l'empêchait de voir la contradiction flagrante entre son enseignement et ses actes. « Aimons-nous les uns les autres, soyons frères », continuellement il avait ces mots sur les lèvres, et dans l'interview rappelée, nous le voyons insulter toute une classe du peuple qui, quelles que fussent ses fautes, a rendu d'incalculables services à la civilisation. Il s'en prend même à sa sincérité et à son honneur. Aucun Pape n'a jamais réclamé cette arrogante infaillibilité affichée par Tolstoï.

On lui demanda un jour : « Léon Nicolaïvitch, tu prêches fort bien ton évangile, mais vis-tu d'après les principes de ton christianisme à toi? » Tolstoï donna cette réponse vraiment humaine et vraiment chrétienne : « Je suis coupable et je mérite d'être méprisé; je n'ai pas fait la millième partie de mon devoir et je le regrette. Apprenez-moi à résister à la tentation et j'essaierai d'obéir aux préceptes du Christ. Si, connaissant le chemin qui conduit à ma maison, j'y vais en vacillant comme un homme ivre, s'ensuit-il que la route est mauvaise? Montrez-moi un autre chemin, ou mieux encore, donnez-moi votre aide, mais ne me rejetez pas, ne raillez pas mon inexpérience. A chacune de mes chutes, au lieu de me prendre en pitié, votre doigt accusateur me désigne et vous dites : « Voyez, comme nous il rampe dans la boue ».

Comparez ces lignes très humaines, écrites en 1892, avec sa *Réforme du Synode* de 1901 et avec l'*Appel au clergé* de 1902 et vous verrez combien inégalement Tolstoï garde la mesure de la pitié, de l'indulgence et de la charité.

Tout particulièrement sa virulente attaque contre le pauvre et misérable clergé russe est difficilement pardonnaable. Victime d'un système qui l'avait réduit à la condition d'abjecte soumission à l'Etat, le clergé russe était en effet tombé bien bas. Mais comment pouvait-il en être autrement quand l'Etat lui imposait entre autres devoirs, celui d'espionner les gens? Tolstoï n'ignorait rien de tout cela, et aussi que beaucoup de popes étaient nés serfs, et que la grande majorité vivaient dans une pauvreté affreuse. Malgré cela, il n'avait pour eux qu'insultes, moqueries et mépris et cela au nom de l'enseignement du Christ! Chesterton a raison : Quand Tolstoï moralise, on se demande où il disparaît.

Les théories sociales de Tolstoï sont un corollaire de son interprétation du christianisme. Dans *Ivan le Fou*, une parabole pour ouvriers, l'idéal tolstoïen d'une société parfaite nous est proposé. La société d'Ivan le Fou est composée uniquement de travailleurs manuels ignorant totalement la science, les arts, et toutes autres manifestations élevées de l'esprit humain. Tout ce qu'ils ont, ils le possèdent en commun, ils mangent en commun, et personne n'est admis à la table commune s'il ne peut montrer des mains dures et rugueuses. La propriété privée est abolie, abolie aussi toute espèce de violence, de querelles ou de disputes. Les maladies sont inconnues parce que le travail manuel immunise les ouvriers contre toute maladie. Pas d'armée; ni juges, ni tribunaux; pas de médecins. L'amour est la seule religion. Dans ces lettres et essais, Tolstoï dénonce inexorablement et sans relâche les riches, et tous ceux qui ne travaillent pas de leurs mains, comme la cause unique du mal dans le monde. Il est évident que les masses qui n'ont ni le temps

(1) Raison, foi et prière.

(1) *Giornale d'Italia*, 14 août 1903.

ni les moyens de comprendre l'interprétation du christianisme telle que le concevait Tolstoï, et que guident seuls leurs instincts, voudront tout naturellement punir les auteurs responsables de leurs souffrances : les hommes aux mains douces. De tout ce qui proclame l'évangile tolstoïen, ces masses ne retiendront que ce cri : « Ceux qui ne travaillent pas n'ont pas le droit de manger ! »

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » L'histoire a montré comment Léon Tolstoï, qui prêcha avec une belle éloquence l'évangile de l'amour fraternel et de la non-résistance au mal, devint le plus efficace propagandiste de la haine. Il accumula la haine pour le jour de la colère, et le résultat fut tangible pendant la révolution bolcheviste. Un ouragan de haine balaya la Russie, partant le Christ fut outragé, exécré et blasphémé.

Quelques mois après la condamnation de Tolstoï par le Saint-Synode, Merykovski — ce critique bienveillant du tolstoïsme — dans une conférence à la Société de philosophie religieuse de Saint-Petersbourg, une société de savants ecclésiastiques et laïcs, assura que : « Le fait saillant qu'il faut bien avoir à l'esprit est qu'en rejetant le christianisme orthodoxe, Tolstoï n'a eu aucune mauvaise intention ni aucune mauvaise volonté. Très certainement, il a beaucoup tenté, beaucoup lutté, il a cherché la lumière, il s'est imposé de grandes privations et de grandes souffrances. Il a soif de Dieu. » Il est certain qu'il y avait en Tolstoï un désir passionné de religion, mais il était trop rationaliste et trop sceptique pour être religieux. Dieu ne peut être trouvé dans l'anarchie. Un Dieu qui ne peut commander et auquel on refuse le droit de révéler sa Volonté quand et de la manière qu'il lui plaît, n'est pas un Dieu : et tel fut le Dieu de Léon Tolstoï. Dans sa recherche de résoudre l'énigme de la vie humaine et celui de la souffrance il refusa toute aide surnaturelle en rejetant la révélation. Il ne restait donc que le pessimisme.

Dans son cas, ce fut le pessimisme de Bouddha et de Schopenhauer.

Tolstoï était tout pénétré de Schopenhauer. Quand il lut pour la première fois le *Livre des Proverbes* et l'*Éclésiaste*, il les aima parce que, disait-il, ils se rapprochaient tellement de Schopenhauer. Ce pessimisme était la caractéristique de toute la littérature qui comptait au siècle dernier. Byron, Goethe, de Musset, Ibsen, et d'autres qui rejetaient en tout ou en partie l'enseignement du Christ, « considéraient la vie comme si c'était une clinique et le monde un hôpital ». Même les dévots des joies épicuriennes de la vie, tel Anatole France, avaient le sentiment que le seul moyen d'échapper à « la tragique absurdité de vivre » était de ne pas y penser du tout (1).

Ce pessimisme se manifeste de diverses façons. Pour beaucoup, il signifie une révolte contre les conditions actuelles de la vie; pour d'autres, c'est une inquiétude spirituelle, un désir de l'inconnu, une recherche anxieuse de l'inapprochable. Il y a enfin le pessimisme philosophique de l'Inde et de Schopenhauer qui consiste dans un dédain absolu de la vie et de ses avantages. Tous ces degrés divers de pessimisme — surtout le dernier — se trouvent dans l'œuvre de Tolstoï. Dans sa *Sonate à Kreutzer*, il écrit : « Schopenhauer, Hartmann et les Bouddhistes ont parfaitement raison : l'humanité doit s'annihiler elle-même pour éloigner la souffrance ». Croyant cela, comment eût-il pu croire aussi au Christ crucifié, mourant pour la Rédemption du genre humain? Et n'est-ce pas là, après tout, toute l'essence du christianisme? Sans foi au Christ Rédempteur et en tout ce qu'implique cette croyance, il est impossible de trouver une explication de nos maux et de nos souffrances individuelles et sociales. C'est ainsi que dans une révolution, il ne suffit pas de considérer la cause prochaine ou les résultats immédiats; il nous faut remonter à la cause, lointaine peut-être, mais plus réelle — l'éclipse graduelle du droit et de la justice, ces deux piliers de tout édifice social. La violation de la loi et des principes moraux détruit tout bien-être individuel et social. Le rejet d'un Législateur Suprême est inévitablement suivi du rejet de toute autre loi divine ou humaine.

Tolstoï tenta l'impossible : d'être chrétien et rationaliste tout à la fois. En rejetant toute révélation et la Divinité du Christ, le tolstoïsme, comme évangile, est une formule vide et dénuée de sens. Réduit à une théorie sociale et appliqué comme remède à nos maux sociaux, le tolstoïsme est une menace mortelle pour la civilisation.

HENRY BUGEJA, O. P.

(Traduit de l'anglais.)
Blackfriars.

(1) A. FRANCE. Le Jardin d'Épicure.

Mon filleul découvre saint François d'Assise

I

— Vous ici, mon Père, et dans ce costume! Mais la République, laïque, démocratique et sociale, va en trembler jusqu'aux fondements : le froc et les sandales d'un Capucin sur les routes de France! Vous êtes devenu révolutionnaire? Vous voulez provoquer une émeute? Votre barbe ne vous suffit plus à vous faire reconnaître?

Le Père souriait, sans répondre, à mes exclamations tumultueuses, et se contentait de me serrer les mains en témoignant de sa joie par la longueur de son étreinte; puis, il me lâcha pour tracer, du pouce droit, un léger signe de croix sur le front de Jacques qui m'accompagnait et qui, tête découverte, regardait le Capucin comme il eût regardé la foudre tombant à deux pas.

Quand le religieux put, enfin, s'expliquer :

— Mais non, mon cher ami, mais non! Je n'ai point les desseins perfides que vous me prêtez, et je ne conspire ni contre la France, pour qui vous connaissez mon amour, ni même contre son gouvernement, que je voudrais seulement un peu plus respectueux des droits de Dieu et de la liberté des citoyens...

— A propos de la France, mon Père, comment va votre jambe?

— Très bien, très bien! Je boite toujours un peu, ce qui me rend intéressant... Mais, par ailleurs, il y a longtemps qu'il n'y paraît plus. Tout cela n'a été sérieux que dans l'imagination de quelques bons amis comme vous... Je prêchais actuellement une mission dans une petite paroisse, à une demi-lieue environ, et quand les exercices me laissent quelque brève liberté j'en profite pour vagabonder un peu en disant mon office. La robe d'un Capucin n'a jamais scandalisé vos excellentes populations bretonnes, et je ne pense point commettre un crime de lèse-patrie en oubliant de chauffer des souliers et de revêtir une doublure noire et protectrice... C'est votre filleul?

— Oui, mon Père. Et je suppose que c'est la première fois qu'il voit un Capucin en grande tenue! Comme vous le savez, il n'y a pas de couvent franciscain dans notre coin, et quand vos confrères passent par ici, ils sont généralement plus prudents que vous et prennent l'habit des prêtres séculiers. Le pittoresque y perd; et il n'y a pas que le pittoresque à y perdre!... Mais je suis ravi que Jacques fasse sous vos auspices la connaissance directe des fils de saint François : il va prendre, dans sa promenade une excellente leçon sur laquelle nous ne comptons point... Regarde, Jacques, qu'est-ce que c'est que cela?

— La Légion d'honneur, parrain...

Le Père commença, à mon geste, à témoigner d'une vive agitation :

— Mais... mais...

— Il n'y a pas de « mais », mon Père! Tant pis pour votre humilité... Elle va, si j'ose dire, en prendre pour son grade...

— Je vous en prie...

— Priez-moi tant que vous voudrez! Je n'y vois aucun inconvénient! Je suis aussi sourd que le serait saint François d'Assise si un millionnaire lui demandait de doubler son capital! Vous n'imaginez cependant pas que je vais perdre, pour vous faire plaisir, une occasion pareille, et si inespérée, de donner à Jacques la leçon dont je vous parlais. Mon filleul a la passion des images! Vous allez nous servir d'image vivante : où trouver mieux?

Et je continuai, imperturbable, malgré l'agitation croissante du Capucin :

— Oui Jacques, la Légion d'honneur, gagnée pendant la guerre,

où le Père aurait dû se faire tuer une cinquantaine de fois et où il s'est contenté de se faire blesser si gravement que c'est miracle qu'on lui ait gardé tous ses membres. Remarque que son ruban est à peu près invisible, et ajoute qu'il ne s'est décidé à le porter que pour la gloire des Capucins en général, et sur les ordres de son Provincial en particulier, ordres que j'ai moi-même sollicités...

— Qu'est-ce qu'un Provincial? demanda Jacques qui commençait à reprendre ses esprits...

— Son colonel... dans le civil! La bravoure du Père Rufin est légendaire à son ancien régiment. Et si tous les Poilus qu'il a sauvés, au péril de sa vie, venaient s'aligner dans l'église où il pêche, ils lui feraient, pour monter en chaire, une assez belle escorte...

— La réalité est bien différente, essaya de riposter le Père : on s'est montré pour moi d'une indulgence extrême. Tout le monde en faisait autant...

— Je reconnais que la mort vous a été indulgente : elle vous a laissé la braver impunément. Le jour où, par exemple...

Cette fois, le Père Rufin préféra capituler et mettre, par la fuite, son humilité à l'abri de mon artillerie :

— Excusez-moi, dit-il en regardant sa montre, je dois commencer à confesser à 4 heures. J'ai à peine le temps de rentrer à l'église...

Je fis le même geste et répliquai :

— Ceci, mon Père, n'est qu'une ruse de guerre, et mauvaise encore! Je connais le pays mieux que vous, vous êtes à vingt minutes de marche de l'église, et il n'est pas 3 h. 1/2. Enfin, je consens à vous épargner le récit de vos exploits, à la condition que vous me promettiez votre prochaine visite et que vous me laissiez une seconde pour résumer à mon filleul mon opinion : Jacques, regarde bien ce Capucin; c'est un héros!

Le Père feignit de ne pas entendre et, tirant de son bréviaire une image, il la donna à Jacques :

— Gardez, mon cher enfant, ce petit souvenir d'un pauvre moine qui priera saint François pour que vous soyez, un jour, un fidèle ami des Capucins comme votre parrain, mais qui, en même temps, demandera au ciel que vous soyez moins malicieux et que vous ne transformiez pas les gestes les plus simples en actions d'éclat pour essayer diaboliquement de me faire tomber dans le péché d'orgueil...

— Oh, mon Père, j'ai la conscience bien tranquille! Si Adam avait eu autant de cran que vous, le serpent aurait perdu sa peine et nous ne serions pas ici... J'aiderai mon filleul à aimer les Capucins et les Franciscains, et la tâche me sera d'autant plus facile qu'il les aura rencontrés, pour la première fois, dans des conditions plus favorables!

— Vous êtes incorrigible, s'écria le Père Rufin en riant. Je me sauve, et je vais d'abord prier pour vous!

— Au revoir, mon Père! C'est la meilleure idée que vous puissiez avoir! Tâchez d'y persévérer, comme dans l'héroïsme...

A peine le Père Rufin eut-il disparu, en boitant, à un coude du chemin, que la curiosité de Jacques se manifesta sous sa forme la plus bruyante et la plus désordonnée :

— Quelle belle barbe, parrain! Il confesse... C'est un prêtre? Quel drôle de prêtre? Pourquoi est-ce qu'il a les pieds nus? Quand met-il son capuchon? A quoi lui sert sa corde? Il s'appelle Rufin? Je n'ai jamais entendu ce nom! Pourquoi lui dis-tu : mon Père? Je voudrais me confesser à lui, parce qu'il a une belle barbe... Elle est jolie, son image... Mais, qu'est-ce qu'il fait saint François? Il cause avec des oiseaux?... C'est bien commode de ne pas avoir

de souliers... Je voudrais être chaussé comme ton ami! Quel costume!

— Ah! tu te sens naître maintenant la vocation de Capucin! Je te préviens que celle-là, tu feras bien de l'éprouver sérieusement; et je t'engage à ne pas t'exciter à la légère sur de prétendues commodités de chaussures. Un costume rudimentaire, en dépit de son originalité; un lit dur; une nourriture sans aucune recherche; la pauvreté la plus absolue et, ce qui te toucherait au point vif, le vœu d'obéissance... Voilà une partie du programme! Qu'est-ce que tu en penses?

Jacques éluda immédiatement le problème de l'obéissance. Il y a des terrains sur lesquels il est imprudent de s'engager, même avec son parrain... Il est inutile d'aller au devant des leçons : elles arrivent toutes seules. La pauvreté, au contraire, semble un sujet d'autant plus reposant que Jacques n'en a qu'une idée extrêmement confuse : tout le monde lui demande d'obéir, sans grand succès d'ailleurs; personne n'exige qu'il soit pauvre :

— C'est parce qu'il est pauvre qu'il est habillé ainsi? Il n'a pas d'argent pour s'acheter des souliers et un chapeau? Il n'y a que des pauvres à se faire Franciscains?

— Exactement le contraire, Jacques! Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on devient Franciscain; c'est parce qu'on est Franciscain qu'on devient pauvre : cette pauvreté-là est une pauvreté volontaire, volontairement acceptée... Tu y es?

D'évidence même, Jacques n'y était pas! Il essaya de m'entraîner sur des questions de sandales et de capuchon. Je dus le ramener sur l'obstacle :

— Qu'est-ce qu'un pauvre, Jacques?

— Un homme en haillons qui demande des sous en agitant sa sébile...

— Oui, à cela près que les haillons et la sébile ne sont que des accessoires, et que les sous, comme tu dis, figurent l'aumône en général. Pourquoi demande-t-on l'aumône?

— Parce que l'on n'a pas à manger...

— Et parce que l'on ne peut pas se procurer sa nourriture par son travail. Laissons de côté les paresseux qui n'intéressent personne. Un pauvre est donc un homme qui, soit parce qu'il est malade, ou infirme, ou trop vieux, soit parce que son travail n'est pas suffisamment payé, en est réduit, pour obtenir les choses strictement indispensables à la vie, à tendre la main, à avoir recours à la charité de son prochain. Quand il ne reçoit pas assez de nourriture, il a faim; quand ses vêtements sont usés et qu'il ne peut pas les remplacer, il a froid; il loge dans de vilaines maisons, dans une chambre étroite, sans air, où il gèle en hiver, où il cuit en été...

— C'est triste, s'exclama Jacques dont le bon cœur s'attendrissait. J'aurais pitié des pauvres et leur donnerais mes sous...

— Excellente pensée : à faire la charité, tu ne commenceras jamais trop tôt...

— Mais je ne voudrais pas être pauvre...

— Moi, non plus, hélas! Les hommes, non seulement ne veulent pas être pauvres, mais désirent en général amasser le plus possible de richesses, le plus possible d'argent, parce qu'avec l'argent on peut obtenir tout ce qui est nécessaire, utile, agréable à la vie...

— Une auto, une « conduite intérieure »...

— Terme commun des jeunes ambitions, et même de quelques autres... Une « conduite intérieure », et ce que symbolise ce confortable instrument de transport... Et l'indépendance aussi, et le pouvoir, qui dans une large mesure sont en rapport direct avec l'argent. Eh bien, Jacques, les Franciscains, les Capucins comme celui que tu viens de voir, — considère provisoirement les deux mots Franciscains et Capucins comme synonymes; les différences pour toi sont négligeables, — les Franciscains ont renoncé volon-

tairement à être riches et à jouir de tous les avantages que procure l'argent, y compris les « conduites intérieures »...

— Ils sont fous, parrain!

— Admirable, Jacques! Voilà un mot dont je ne saurais trop te féliciter...

Jacques me regarda, ébahi... Je n'ai pas l'habitude de le couvrir de fleurs lorsqu'il émet sur son prochain des opinions aussi violemment agressives. Je m'expliquai au plus vite :

— Admirable, parce que tu viens, à sept siècles de distance, de prononcer sur les Franciscains le jugement même que les contemporains ont brutalement rendu sur leur fondateur : ils ont commencé par crier que saint François d'Assise était fou!... Et ils ont fini par proclamer qu'il était saint!... Il ne leur a guère fallu plus d'une quinzaine d'années pour que leur opinion passât par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Saint François a infligé à l'humanité la plus cinglante leçon qu'elle ait jamais reçue : il lui a prouvé qu'on pouvait faire de grandes choses sans argent, et même contre l'argent. Il y a sept cents ans que l'humanité réfléchit sur cette aventure-là, et elle n'en est pas encore revenue : je crois bien qu'elle n'en reviendra jamais! C'est décidément trop fort pour nous...

Jacques, qui s'efforçait de m'écouter avec attention, éclata de rire :

— Avoue, parrain, que j'ai le droit de ne pas comprendre : je n'essaierai pas! C'est trop fort pour moi! Raconte-moi l'histoire de saint François et des Capucins. J'aime mieux cela...

Je dus reconnaître que Jacques avait raison :

— L'histoire de saint François et des Capucins, cela fait deux histoires! La première te suffira. La seconde n'est d'ailleurs qu'une copie de la première, mais à échelle réduite. François commença par être un jeune homme riche et qui aimait prodigieusement à s'amuser; il s'offrait, sans hésiter, toutes ses fantaisies.

— Une « conduite intérieure »?

— Oui, une « conduite intérieure »... de l'époque. Appelons cela, si tu veux, un beau cheval. Or il arriva qu'après une maladie, les plaisirs le dégoutèrent : parce que les plaisirs passent rapidement, laissant dans l'âme une sorte de malaise, dont tu n'auras pas une idée trop inexacte en te rappelant ce que fut, au physique, ta dernière indigestion...

Jacques rougit à ce souvenir fâcheux et protesta faiblement :

— Il y a deux mois...

— Une comparaison n'est pas un reproche! Mais à mesure que François se détachait de ce qui est éphémère, de ce qui s'écoule, il s'attachait plus ardemment à Dieu qui, seul, est éternel. La bonté infinie que le Créateur a montrée à l'homme, sa créature, devint l'objet de toutes ses méditations; cette bonté le jetait dans des ravissements inexprimables. Mais il se la représentait surtout sous la forme des humiliations et des souffrances endurées, pour nous, pendant sa vie et sa passion par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et il renonça à tous les biens de ce monde, à toutes les richesses de son père, pour imiter Jésus qui a voulu être pauvre, pour obéir, à la lettre, à l'ordre de Jésus qui a dit à ses apôtres d'aller prêcher l'Evangile, sans or, sans argent, sans monnaie, sans souliers et avec une seule tunique... François n'était pas l'homme des demi-mesures : sa rupture fut complète; sa transformation absolue. Il devint brusquement, de sa pleine volonté, le plus pauvre parmi les pauvres. Il n'avait rien, rien, rigoureusement rien, que l'habit misérable qui le couvrait...

— Comment mangeait-il?

— Il demandait sa nourriture en échange de son travail, ou bien il mendiait.

— Et si on ne lui donnait rien?

— Il avait faim!

— Où dormait-il?

— Dans des grottes de la campagne, dans des hôpitaux où il soignait les malades...

— Mais que disaient ses parents, ses amis, les gens de sa ville...

— Ce que, précisément, tu as dit tout à l'heure des Capucins : qu'il était totalement fou. Son père lui a fait un certain nombre de scènes terribles, qui d'ailleurs n'ont servi à rien; ses compatriotes l'ont tourné en dérision, l'ont bafoûé, l'ont insulté, jusqu'au jour où ils se sont aperçus qu'ils n'étaient, eux, que de simples imbéciles et que ce pauvre homme, ce vagabond mal vêtu, sans coiffure, sans chaussures, sans maison, était, lui, un grand saint et, de plus, un grand génie. Alors, ils se sont mis à le vénérer... Après quelques années, des milliers de disciples le suivaient : il avait fondé l'Ordre des Franciscains ou Frères Mineurs. Je ne connais guère d'histoire qui soit plus belle et plus étonnante que celle-là... Tu peux, maintenant, comprendre, ou, tout au moins, deviner pourquoi je te disais, il n'y a qu'un instant, que le monde n'en est pas encore revenu...

— Et ton ami, le Capucin que nous quittons, il est habillé comme saint François? Il vit comme saint François? Il mendie comme saint François? Il couche dans des grottes comme saint François?

— Pas tout à fait, pas tout à fait! De saint François à ses fils d'aujourd'hui, Mineurs, Conventuels, Capucins, il y a des nuances; les grottes, notamment, sont un peu abandonnées; d'ailleurs, on n'en trouve plus! Les aventures de l'Ordre sont compliquées et tumultueuses. Admets que tu t'y perdras, et... n'en parlons plus! L'Eglise a admis des adoucissements. Mais l'essentiel est demeuré sauf : et mon ami suit une Règle écrite en 1223. C'est assez impressionnant! Cependant, au XX^e siècle, la pauvreté est encore moins à la mode qu'au XIII^e! Les Franciscains ont maintenu une tradition qui, à notre époque où tout le monde se rue sur l'or, et à défaut sur les billets de banque, me paraît particulièrement glorieuse. La bure, la corde et les pieds nus, vois-tu, mon Jacques, cela a « du galbe », même à côté d'une « conduite intérieure »...

— « Du galbe », parrain, tu parles argot, toi aussi?

— Une fois n'est pas coutume; en l'honneur de saint François d'Assise, je puis bien me permettre cela... Admire, Jacques, mais sans esprit d'imitation...

ALEXANDRE MASSERON.

La leçon de la Colline inspirée

A THOMAS BRUN

Une des moins lues parmi les œuvres de Barrès, la *Colline Inspirée* n'est pas cependant une des moins célèbres. La musique et la poésie qui se dégagent du titre, les descriptions prenantes du paysage lorrain qui, détachées de l'ouvrage, figurent dans les anthologies, la réputation de sorcellerie qu'on fit au livre, ont créé autour de lui un halo de sympathie mêlé à une atmosphère de légende, sans toutefois pousser le public à en pénétrer le secret. Et pourtant quelle exaltation l'âme n'éprouve-t-elle pas à suivre, avec Barrès, cette lutte des éléments déchainés qui a pour théâtre la colline de Sion et pour protagonistes Léopold Baillard, le Père Aubry, l'évêque de Nancy et, plus profondément, la Vierge, le Démon, cette terre et ses morts, l'âme même de la Lorraine et la colline où dorment tant de forces tumultueuses.

Etienne de la Vallée Poussin écrivait l'autre jour dans *l'Autorité* que si « Barrès a peut-être écrit de plus beaux livres, il n'en a pas

écrit de plus barrésien. Il n'était pas romantique, ajoute-t-il, mais un goût étrange l'attirait vers les sentiments romantiques... Est-ce vraiment un sentiment romantique que Barrès a aimé chez cet étrange Léopold? Et faut-il, pour comprendre ce livre, lui assigner une place à part dans l'œuvre de son auteur? Nous ne le croyons pas. Barrès a toujours aimé ces aventures étranges, ces âmes possédées par un mystérieux démon, ces formules magiques qui « appellent tous les dieux endormis au schéol de nos cœurs » et dont la « Musique de Perdution » est le plus saisissant raccourci. Mais l'histoire des frères Baillard se rattachait pour lui à un sentiment moins désordonné et peut-être plus profond, au culte de la Terre et des Morts; à ce titre il prend place à bon droit dans la belle harmonie de son œuvre.

La véridique histoire des frères Baillard — trois prêtres qui, dévoyés par l'orgueil de l'ainé, se lancent dans le mysticisme le plus désordonné et fondent une église schismatique — est, pour Barrès, la lutte entre deux puissances : l'étranger et l'indigène, le Romain et le Celte. N'écoutez plus la voix de ses supérieurs hiérarchiques, Léopold est tout entier possédé par le génie de la colline de Sion. Cette colline fut de tout temps un lieu de pèlerinage; la conquête romaine en délogea Wotan et Rosmertha; saint Gérard y installa la Vierge, mais le chrétien qui échappe à la discipline romaine sent revivre en lui l'ancienne religion de la sainte colline. Les prêtres envoyés par l'Evêque pour le remplacer, Léopold les tient pour étrangers et pour intrus; ce sont des Romains; lui, il y a des années, avant saint Gérard « il était déjà là-haut avec Rosmertha ». Son âme est attachée aux esprits les plus anciens de ce lieu sacré; il s'y sent retenu par une chaîne ininterrompue de morts qui remontent loin avant le Christ et aussi par ces esprits religieux sur lesquels Rome ne maintient plus sa ferme discipline. Il retourne à la Lorraine païenne et rejette tout ce qui n'est pas autochtone.

Une vertu mystérieuse émane de cette colline de Sion où Barrès a reconnu un des lieux privilégiés élus par le souffle de l'Esprit. Une émotion religieuse s'en dégage et saisit ceux qui la fréquentent; mais prenons garde que cette émotion ne devienne la cause des pires désordres. Les Baillard avaient follement dépensé, prodigué, gâché les forces religieuses accumulées sur la montagne de Sion; ils s'en étaient enivrés. Le sens de la mesure les abandonna au moment précis où ils abandonnèrent Rome pour retourner à l'antique Lorraine. « Ils eussent été invincibles s'ils s'étaient fait une idée du monde moderne ». Les seules forces de Lorraine ne suffisent plus; il vont se heurter à plus fort qu'eux; derrière le pauvre Père Aubry, envoyé à Sion par son évêque « il y a la puissance de son ordre, il y a toutes les réserves de l'Eglise, dont les files profondes s'étendent à perte de vue jusqu'au Vatican. » Je suis Romain ». En ces trois mots tient sa force... C'est un légionnaire au milieu des Celtes.

Le légionnaire est dans son droit en combattant le Celte, mais il a tort de ne pas le comprendre. C'est là pour Barrès le noeud du drame de Sion que ce heurt sans nuances entre deux forces qu'on doit tenter au contraire de concilier. Faut-il se détourner de Léopold, quand il se laisse soulever par le souffle de Sion? Non pas! C'est un juste mouvement de la part la plus mystérieuse de notre âme qui nous entraîne avec sympathie derrière Léopold sur les sommets sacrés... Dans notre âme, comme sur la terre, il existe des points nobles que le siècle laisse en léthargie. Ayons le courage de marcher à nouveau, hardiment, sur cette terre primitive et de cultiver, par-dessous les froides apparences, le royaume ténébreux de l'enthousiasme. Rien ne rend inutile, rien ne supplée l'esprit qui palpète sur les cimes. Mais prenons garde que cet esprit émeut toutes nos puissances et qu'un tel ébranlement, précisément parce qu'il est de tout l'être, exige la discipline la plus sévère. Qu'elle vienne à manquer ou se fausser, aussitôt apparaissent tous les délires. Il s'est toujours joué un drame autour des lieux inspirés. Ils nous perdent ou nous sauvent selon qu'ayant écouté leur appel, nous le traduisons par un conseil de révolte ou d'acceptation.

Et le sanctuaire de la Vierge dit aux visiteurs tourmentés par l'esprit de la terre et des ancêtres : « Apportez-moi vos rêves, que je les épure, vos élans pour que je les oriente... Venez à moi si vous voulez trouver la pierre de solidité, la dalle où asseoir vos jours et inscrire votre épitaphe. »

Quelle belle page que cet épilogue de la tragique histoire! Chez ce Léopold qu'escortait sans cesse « l'immense armée des morts » et qu'animait le souffle de la colline, Barrès a su distinguer les désastres de l'indiscipline, mais aussi une part de grandeur; le crime de Léopold n'était pas celui d'une âme vulgaire. Barrès, qui

n'était pas dans l'orthodoxie catholique, ne pouvait mesurer toute l'horreur de ce crime; il s'est refusé à excommunier en lui « une pensée de nos pères ».

C'est au point le plus élevé de la colline, sur l'éperon qu'elle esquisse dans la direction de l'Est, qu'on inaugurerait l'autre dimanche le monument dédié au grand écrivain.

« C'est de ce point, dit Barrès, le mieux balayé par la brise, qu'on embrasse la vue la plus pittoresque... Tout au bas, à vos pieds, et jusque dans le lointain, les espaces de Lorraine, coupés seulement par des rideaux de peupliers, se développent monotones, mais qui fournissent une rêverie inépuisable à qui peut y placer les images de son enfance. » A l'une des extrémités de cette longue colline aplatie se dresse la haute tour du sanctuaire de Sion, à l'autre extrémité se dessinent le village et les ruines du château de Vaudémont, berceau de la dynastie des ducs de Lorraine; cette église, cette forteresse, la plaine qui s'étend à l'infini, triple symbole des forces spirituelles qu'il ne cessa d'exalter. C'est ici, c'est sur cette colline chantée en plusieurs de ses ouvrages (1) qu'il vint chercher des images et puiser des enseignements pour l'éducation de son petit Philippe.

Le monument que lui dédie la piété de ses admirateurs, quel symbole également d'une des forces auxquelles il fit toujours appel! C'est une Lanterne des Morts, faisceau élané de colonnettes, surmonté d'une croix, que les Lorrains aiment placer à l'entrée de leurs cimetières ou sur une cime élevée pour rappeler aux vivants la présence des morts — « gardiens et régulateurs de la cité ». De lignes sobres, il cadre admirablement avec cette lande désolée au milieu de laquelle il s'érige et avec « l'indéniable tristesse » de cette nature environnante qui « semble adorer son lieu saint ». La Lorraine, son âme et ses souvenirs, l'âme de Barrès lui-même, son œuvre et sa vie, tout se résume si bien en cet emplacement et en ce monument. N'aimait-il pas répéter qu'un génie devient stérile s'il s'arrache à l'influence de sa terre et de ses morts?

Aujourd'hui sur ce lieu élevé, balayé par tous les vents, où « même au cœur de l'été, la brise nous pénètre et nous glace », des milliers de personnes sont accourues pour le fêter. De loin déjà, on pouvait distinguer, serpentant avec lenteur au flanc de la colline, une interminable file d'autos montant vers la Lanterne, comme une procession religieuse se rendant à un pèlerinage.

En haut, c'est la grande foule : académiciens, hommes politiques, hommes de lettres (Massis, les Tharaud, Louis Bertrand, François Le Grix), dignitaires ecclésiastiques, ligues patriotiques, sont mêlés à la multitude accourue de tous les points de la Lorraine. Des haut-parleurs sont installés partout; trois parcs d'autos ont été organisés; des échoppes de rafraîchissements sont dressées de-ci de-là et un orphéon agrémenté de pas redoublés la fin d'un pique-nique montre dont les débris jonchent la bruyère. Une affreuse tribune en tôle ondulée abrite les notabilités.

« Comme Barrès eût aimé cette fête! » me dit quelqu'un. C'est que, malgré la banalité du décor officiel et la part de badauderie ou de snobisme qui se mêle à la cérémonie, une telle manifestation en un tel lieu est un incomparable hommage à la primauté de l'esprit et aux plus nobles sentiments qui font l'honneur d'une nation civilisée. On oublie ces petites vulgarités pour ne voir que l'exaltant réconfort d'une belle journée. Beaucoup de paysans et de bourgeois arborent les couleurs lorraines : Barrès ne fut-il pas avant tout un Lorrain et sa province ne fut-elle pas le centre et l'âme de son patriotisme français? Il ne parlait jamais sans émotion de « l'indépendance proche et glorieuse » qu'avait connue la Lorraine et savait quelle force l'exaltation des sentiments régionaux donnait à l'amour de la patrie.

Tous les aspects de Barrès furent fêtés ce 23 septembre sur la colline inspirée.

Le matin, une messe avait été célébrée au Sanctuaire de la Vierge de Lorraine, pour le repos de l'âme de celui qui se crut « du Christ », comme il aimait à le répéter, et qui fut en France un précieux allié de l'Eglise, sans cependant rentrer dans le giron de cette Eglise.

L'après-midi, au pied de la Lanterne, on entendit l'hommage de l'Académie, de l'Institut, des Ecoles d'Orient, de la Ligue des Patriotes, adressé à celui qui se fit le champion de la haute culture,

(1) *La Colline inspirée, Amori et Dolori Sacrum, Les Amitiés Françaises.*

des laboratoires, de la grandeur française à l'étranger et qui eût voulu, dans certaines questions essentielles, faire l'union des intelligences françaises. Des députés parlèrent au nom de cette assemblée parlementaire où ne sera jamais remplacée son altière figure; on entendit son ami, le Lorrain Poincaré, apporter l'hommage du gouvernement français et un autre Lorrain, le maire de Metz, donner à ce même gouvernement une haute leçon de sagesse politique puisée dans la pensée de Barrès. L'artiste et le patriote furent exaltés à l'envi. Mais une image dominait et semblait hanter l'esprit de cette foule recueillie : celle du défenseur des Marches de l'Est. Barrès mainteneur de l'âme française, qui entre tint en France comme en Alsace-Lorraine l'esprit de revanche et permit ainsi le recouvrement des provinces séparées.

Cette image s'était imposée à tous avec une netteté fulgurante dès que le maréchal Lyauté eut pris la parole, ouvrant la série des discours. Lorrain comme Barrès et Poincaré, Lyauté l'Africain vit actuellement dans son château de Thorey, au pied de la colline. C'est lui qui présidait la cérémonie. Il s'excusa de ne pouvoir parler de l'artiste, mais célébra en un discours saisissant, le paysage que domine le monument et dont Barrès a dit les vertus. On eût dit un général donnant des ordres avant la bataille et emportant déjà d'assaut, du regard, du doigt braqué, d'un mouvement de tout le corps, les positions qu'il désignait. Je compris en le voyant ce qu'était un conquérant; un magnétisme puissant émanait de toute sa personne auquel la foule ne pouvait résister et qui ne cessa pas d'agir quand il céda la place à d'autres orateurs. Tous étaient encore subjugués par l'image victorieuse et par un sentiment impérialiste indéfinissable qui les avaient envahis en voyant le proconsul montrer dans un grand geste : « ... De ce côté, Nancy, le Grand-Couronné, Metz... Là, les Vosges... par delà, Strasbourg, le Rhin... le Rhin! » Et ils reportaient sur Barrès une part de cette image conquérante. Je me souvenais de cette phrase de *Amori et Dolori Sacrum*, si française et si lorraine à la fois : « Qu'est-ce que la pensée maîtresse de cette région? Une suite de redoutes doublant la ligne du Rhin. Les Français n'ont pas changé notre destinée militaire. »

Une bourrasque violente, accompagnée d'une courte averse, mit fin brusquement à la cérémonie, en emportant une partie du toit de la tribune. Bravement, M. Poincaré tint tête à la tempête, achevant de lire les innombrables feuillets de son discours. La foule s'égailla rapidement, dévalant de toutes parts aux flancs de la montagne sainte et regagnant à travers champs les villages aux toits rouges blottis autour de leur église, tandis que la galopade des nuages donnait au ciel un aspect tourmenté auquel répondait la tristesse voilée de l'immense horizon.

Les appels furieux des trompes d'autos, se pressant toutes vers le goulet d'accès à la route, dominaient les hurlements du vent. Peu à peu le vide se fit sur le haut plateau où, devant la Lanterne des Morts, les débris de la tribune prenaient un air lamentable et grotesque. Nous nous empressâmes de fuir vers le sanctuaire de Sion; la tempête s'était tue, le ciel était serein et, sur les ruines de Vaudémont, le soleil se couchait dans un décor d'apothéose. La montagne était redevenue paisible et, devant les bras ouverts de la Vierge qui domine la tour de Sion, la plaine s'assoupissait dans la douce lumière dorée d'un beau soir d'automne.

Silencieux, nous regardions s'estomper les formes du paysage,

tandis que du ciel tombait le sombre manteau de la nuit et que, des prairies de Vézelize, montait un léger brouillard. L'heure était douce et propice à la méditation; après le tumulte de l'après-midi, nous laissons venir à nous les effluves de la colline que la brise vespérale soulevait de tous les replis de ce lieu rempli de mystère. Sur la montagne où toujours soufflait l'esprit, nous entendions la voix secrète de l'esprit de Barrès et nous nous laissons pénétrer par ses harmonieux accords.

Était-ce de grandeur française et de vigilance que nous parlait cette voix? Évoquait-elle à nos âmes à nous, pèlerins belges, le service de la Patrie et l'image de ce « soldat de l'arrière » dont avaient parlé tout à l'heure académiciens, maréchaux et ministres? Était-ce même encore la Lorraine que chantait sa voix, à cette heure où, le paysage devenu indécis, la colline à son tour plongeait dans la nuit?

Ces formes et ces idées ne convenaient plus aux rêveries du moment. L'endroit solitaire où nous étions perdait de sa précision et il semblait que, par delà ce plateau de Sion, c'était l'âme tout entière de Barrès qui nous apparaissait, l'âme éternelle du grand artiste qui n'appartient plus à son temps ni à son pays. « Sion fut sa Colline inspirée, dit Léon Blum, mais Tolède, Venise et Bruges l'ont inspirée encore mieux ». Le sens de la grandeur, de la noblesse, qui faisait le fond de cette âme, parlait aux parties les plus hautes de notre être, exaltant en nous ce sentiment quasi-divin que les grandes œuvres d'art seules parviennent à éveiller (1).

Qu'il soit français ou étranger, chrétien ou incroyant, qu'il ait ou qu'il n'ait pas senti les insuffisances de Barrès, chacun éprouvera cette noble émotion au commerce du grand artiste; ce côté éternel de son œuvre à l'aspect indéfini de la musique et agit comme un tonique sur les âmes que rebutent les vulgarités de la vie. Son œuvre, comme une belle symphonie, nous fait pénétrer une part de vérité intime des êtres et nous élève, d'un élan, vers des cimes auxquelles sans cesse nous aspirons. Don mystérieux de la poésie et de la musique! Par elles plus que par des œuvres didactiques ou morales, notre âme est prédisposée aux grandes entreprises et aux plus nobles desseins.

N'est-ce pas lui-même que Barrès a décrit lorsqu'il nous parle de ces lieux où souffle l'esprit :

« Illustres ou inconnus, oubliés ou à naître, de tels lieux nous entraînent, nous font admettre insensiblement un ordre de faits supérieurs à ceux où tourne à l'ordinaire notre vie. Ils nous disposent à connaître un sens de l'existence plus secret que celui qui nous est familier et, sans rien nous expliquer, ils nous communiquent une interprétation religieuse de notre destinée. Ces influences, longuement soutenues, produiraient d'elles-mêmes des vies rythmées et vigoureuses, franches et nobles comme des poèmes. Il semble que, chargées d'une mission spéciale, ces terres doivent intervenir, d'une manière irrégulière et selon les circonstances, pour former des êtres supérieurs et favoriser les hautes idées morales... »

N'est-ce pas cette leçon que, sur la Colline Inspirée, pèlerins belges nous étions venus chercher?

DANIEL RYELANDT.

(1) Barrès ne vit jamais la vérité de la religion et ne comprit pas la vraie mission de l'Eglise; il n'en voulut voir que la beauté et une certaine grandeur. Il y trouvait un motif d'exaltation et, comme il disait, un « excitant pour l'âme ». La vérité d'une idée n'intéressait guère Barrès; il n'en voyait que le côté séduisant : dangereux état d'esprit, qu'on peut relever également dans ses idées politiques. Voyez son *Génie du Rhin*!

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Socialisme et Religion

Il n'a jamais manqué de cœurs généreux et faibles esprits pour rêver l'impossible mariage d'un socialisme mal défini avec une religion mal comprise. Quand on ne voit plus dans le socialisme que l'insurrection et la révolte contre les abus criants du capitalisme, et, d'autre part, quand on ne retient plus de l'Évangile que

ses anathèmes et ses malédictions contre les mauvais riches, on en arrive, par la voie du sentiment, à la confusion des doctrines. Et, d'autre sorte encore, lorsque on n'envisage plus le socialisme que sous l'aspect d'une ardente aspiration vers le bien-être des classes laborieuses, il est naturel de songer à une alliance dans la lutte contre la misère avec la religion de la commiseration et de la pitié. On a vu même d'éminents penseurs, mais systématiques, céder à cette tentation. Il y a quelque vingt-cinq ans, Brunetière jetait son gant à l'adversaire, s'engageant à prouver que non seulement christianisme et socialisme pouvaient marcher d'accord,

mais que le second vivait des emprunts faits au premier. Le gant fut relevé, Brunetiere et Georges Renard descendirent dans la lice, à savoir les colonnes de la *Petite République*, et... l'académicien mordit la poussière.

Il s'est rencontré aussi chez nous des tacticiens de l'action sociale qui crurent de bonne guerre de baptiser le socialisme en l'appelant *socialisme chrétien*. Il me souvient que Georges Helleputte en fit la proposition au premier Congrès des œuvres sociales de Liège, mais devant l'unanimité du dissentiment elle fut aussitôt retirée.

J'ai dit ailleurs et je répète ici que pour penser clair et juste sur cette question des rapports du socialisme et du catholicisme, il n'est besoin que d'interroger l'Eglise elle-même. Son magistère n'est pas chercheur de pureté, il est net et précis dans ses définitions. Il dit la pure vérité. Il a frappé le socialisme de ses condamnations doctrinales les plus catégoriques. Pie IX a ramassé dans le *Syllabus*, faisant suite à l'Encyclique *Quanta cura*, les cinq condamnations qu'il avait portées dans des Encycliques et Allocutions antérieures, en 1846, 1849, 1863 et 1864. Léon XIII, le pape des ouvriers, le revendicateur le plus énergique des droits de l'ouvrier, le plus sévère justicier des abus de la propriété, a réfuté, confondu, pulvérisé, condamné le socialisme avec une force sans pareille dans les Encycliques *Quod Apostolici*, du 28 décembre 1878, *Diuturnum*, du 28 décembre 1881, et surtout dans *Rerum Novarum*, du 10 mai 1891.

Les Papes Pie X, Benoît XV et le Pontife glorieusement régnant se sont prononcés en maintes lettres et allocutions exactement dans le même sens, avec la même décisive clarté.

Ces jugements atteignent le socialisme sous ses divers aspects, réprouvant solennellement cette doctrine essentiellement matérialiste qui ravale la destinée de l'homme à l'horizon terrestre; cette doctrine subversive qui ruine la société civile par le mépris de l'autorité hiérarchisée, qui détruit les foyers par l'union libre, qui allume la guerre entre les classes, qui prêche la révolte, qui faisant violence à la nature, prétend réaliser le nivellement égalitaire des classes et des biens par la suppression totale ou partielle de la propriété.

En résumé, l'enseignement des Papes dénonce le désaccord profond du socialisme et du catholicisme : il apparaît clairement que ce sont deux conceptions de la vie humaine qui s'affrontent dans une contradiction radicale, tant au point de vue de l'existence d'ici-bas que de la destinée future.

Les évêques n'ont pas manqué de faire écho au magistère suprême. Le canon 121 du dernier Concile provincial de Malines fait défense absolue « d'entrer dans les associations des socialistes par la raison que, soit ouvertement, soit insidieusement, ils blessent la pureté de la foi et la sainteté de la morale. Ils placent le but de la vie humaine uniquement dans l'acquisition des biens terrestres. Ils veulent et fomentent la guerre des classes. Ils battent en brèche la constitution chrétienne de la famille. Ils réclament à grands cris le retour à la collectivité de la propriété privée. »

La Déclaration des cardinaux et archevêques français du 10 mars 1925 sonne encore avec plus d'éclat : « La religion laisse à chacun la liberté d'être républicain, royaliste, impérialiste, parce que ces diverses formes de gouvernement sont conciliables avec elle ; elle ne lui donne pas la liberté d'être socialiste, communiste ou anarchiste, parce que ces trois sectes sont condamnées par la raison et par l'Eglise ».

Je suis heureux de dédier, comme thème à méditer, cette citation péremptoire aux beaux-esprits, en mal de paradoxes, en quête d'accommodements entre ceci et cela, et qui prennent plaisir à souffler dans l'air, en guise de ballonnets, des bulles de savon irisées.

Il faut reconnaître que les chefs du socialisme n'ont jamais cherché, en dehors du plan politique, des combinaisons bâtarde de doctrines ou de louches compromissions avec nos idées. Pour eux, l'Eglise, c'est l'ennemi, c'est le grand obstacle à l'émancipation intellectuelle et morale des travailleurs. Le socialisme vécu est, hélas, la libre pensée et la libre vie populaire. Les déclarations de Vandervelde à cet égard, notamment dans sa fameuse brochure de 1907, *Socialisme et Religion* ne laissent rien à désirer sous le rapport de la clarté. Il fut un temps, celui des propagandes initiales, où le mot d'ordre d'Erfurt était la consigne donnée aux meneurs : la religion est d'ordre privé, nous ne nous en soucions pas. Il y a beau temps que cette hypocrisie a disparu

pour réapparaître seulement dans les campagnes électorales où il s'agit de prendre les alouettes au miroir.

Au sujet de la franche, violente et abrupte opposition qui éclate entre le credo marxiste et le credo catholique, entre la philosophie, la morale, le droit, le progrès, la civilisation selon l'évangile de Karl Marx et ces mêmes doctrines selon l'évangile du Christ et de son Eglise, entre l'idéal socialiste et l'idéal chrétien, il ne peut y avoir sujet de contestation, parce qu'il y a contradiction manifeste sur toute la ligne.

Mais, et c'est ici que naissent les équivoques, ne peut-on concevoir un socialisme inconséquent, si on veut, tournant le dos à ses principes authentiques, oublieux de ses origines, un socialisme expurgé, mitigé, édulcoré avec lequel l'Eglise pourrait entretenir des relations de bon voisinage, à raison d'affinités ou de similitudes déterminées ?

En réalité, il n'y a pas trace de ce socialisme-là, si ce n'est dans des cas isolés, chez des ignorants de bonne foi. A regarder au fond des choses, l'antagonisme reste irréductible.

Pourquoi ? Parce que de toutes les analyses et de toutes les distinctions, il reviendra toujours qu'au minimum l'opposition subsiste ineffaçable sur le point essentiel de la propriété. Pour entrer dans la maison socialiste, il faut montrer patte... rouge, c'est-à-dire que sur la porte se lit cette inscription : Nul ne peut pénétrer ici, s'il ne nie pas la propriété.

Or, là-dessus l'Eglise ne veut rien entendre, elle reste intransigeante parce qu'elle ne peut trahir la vérité divine, la distinction entre le mien et le tien, le droit de propriété.

Aucune autorité ne proteste plus énergiquement que l'Eglise contre les abus de la richesse, contre les accaparements et les monopoles, contre le Moloch du capitalisme qui détourne l'argent de sa destination normale, servit d'instrument au travail, pour en faire l'instrument de la spéculation, de l'agiotage ; qui exonère le capital de ses responsabilités, qui par des opérations illicites, des ventes artificielles et artificieuses, des manœuvres dolosives fait du marché un coupe-gorge et de la Bourse une forêt de Bondy. A tous les loups-cerviers de la finance, l'Eglise répète le : *Tu ne voleras pas* et n'accorde le pardon qu'à la restitution.

Mais, sur le droit de propriété, elle n'a jamais bronché. Son magistère n'a cessé de le revendiquer comme un droit inné, absolu, la prérogative de l'homme en tant qu'être personnel, social, perfectible, et comme le stimulant nécessaire de l'activité productrice, en un mot : comme un droit naturel. C'est dire qu'elle le proclame légitime et nécessaire, qu'elle rejette la théorie étaticiste d'une pure concession de l'Etat, concession précaire et toujours révoquable. C'est affirmer son caractère sacré, inviolable, tout en le maintenant sous les contrôles de la justice et de la charité.

On ne trouvera pas dans les documents du magistère des formules d'une plus belle plénitude doctrinale que celles dont a usé Léon XIII dans ses Encycliques de grand style. Entendez celle-ci : « Séduits enfin par la cupidité des biens présents, qui est la racine de tous les maux et dont l'attrait en a fait dévier plusieurs de la foi, les socialistes attaquent le droit de propriété, fondé sur la loi naturelle ; et, par un forfait énorme, sous prétexte de pourvoir aux besoins et de satisfaire aux désirs de tous les hommes, ils travaillent à ravir et à mettre en commun tous les biens acquis ou à titre de légitime hérité, ou par le travail intellectuel et manuel, ou par l'épargne » (*Quod Apostolico*, 28 décembre 1878.)

Cette formule n'est surpassée que par celle-ci, tirée de *Rerum Novarum* : « Par tout ce que nous venons de dire, on comprend que la théorie socialiste de la propriété collective soit absolument répudiable, comme préjudiciable à ceux-là mêmes qu'on veut secourir, contraire aux droits naturels des individus, comme dénaturant les fonctions de l'Etat et troublant la tranquillité publique. Qu'il reste donc bien établi que le premier fondement à poser par tous ceux qui veulent sincèrement le bien du peuple, c'est l'inviolabilité de la propriété privée. »

Il suffit de réfléchir un instant, en effet, pour saisir que le droit de propriété profite à l'ouvrier comme au patron dans la revendication et le règlement de sa rémunération, que ce droit le constitue lui, le seul élément actif dans la production avec le travailleur intellectuel, créancier vis-à-vis du capitaliste, et même premier créancier dont la dette doit être soldée d'abord par le paiement inté-

gral du salaire, par la stricte observation à son égard des règles de l'hygiène physique et morale, avant toute perception de dividendes, avant même la formation des réserves nécessaires à l'amortissement du matériel. Pourquoi? Parce que dividendes, intérêts des titres, matériel d'exploitation : c'est la propriété des capitalistes; le salaire, c'est la propriété du travailleur et qu'à l'effort humain, dans la juste appréciation des valeurs, revient la primauté.

C'est cette vérité qu'a merveilleusement discernée le regard pénétrant de Léon XIII, et voilà pourquoi, traçant la chartre des droits de l'ouvrier, il leur a donné comme base la vigoureuse affirmation du droit sacré, inné, absolu de la propriété, avec la solennelle répudiation de tout socialisme. Voilà pourquoi c'est sottement calomnier l'Eglise que de l'appeler la gardienne exclusive des coffres-forts, alors qu'elle est la gardienne de la justice universelle, la protectrice de tous les droits.

Si vous lâchez la propriété, de quel droit vous retourner vers les cupides exploitants de la sueur humaine, en leur disant : frustrer l'ouvrier de ce qui lui revient, c'est un crime! Toutes les propriétés sont solidaires. La propriété ecclésiastique couvrirait les autres possessions, si bien que, selon un mot de Veillot, la chute du clocher écrasa le château, et de même la première atteinte portée aux droits légitimes du bailleur de fonds retombe inévitablement sur la propriété ouvrière. Pauvre homme en sa demeure est roi. Devant la conscience, la cabane est placée sous la même égide que le palais.

* * *

Il est donc particulièrement inutile et même très dangereux de faire risette aux socialistes, en caressant le rêve d'un vague communisme ou en glissant sur la pente du socialisme d'Etat.

Le communisme, suite logique mais chimérique du socialisme, abolit toute propriété stable et n'admet que la possession passagère des biens de consommation. Il prétend que l'on prenne, chacun selon ses besoins, dans la masse fournie par l'effort commun. C'est un système sauvage, une régression vers des mœurs barbares, et encore où donc a-t-il été jamais pratiqué!

Que l'on ne s'avise pas de parler ici de la mise en commun des biens telle qu'elle fut en usage pour un temps très court au début de l'Eglise, à Jérusalem et ailleurs. C'était un régime de pleine et absolue liberté, spontanément accepté sous l'impulsion d'une même foi, d'une même charité. La preuve en est dans le tragique incident d'Ananie et de Saphire. Lorsque Pierre reproche à Ananie d'avoir menti dans la déclaration partielle du prix que lui a valu la vente de son champ, voici ce qu'il précise : « Ne pouvais-tu pas, sans le vendre, en rester possesseur? Et, après l'avoir vendu, n'étais-tu pas maître de l'argent? »

La communauté des biens dans la vie religieuse, consacrée par le droit canon, ne s'exerce pas autrement que dans des conditions d'entière liberté et s'accorde avec une réelle stabilité non moins qu'avec le respect des droits individuels.

Quant au socialisme d'Etat, qui se distingue absolument du collectivisme, s'il mérite vraiment son nom, observe judicieusement le R. P. du Passage, directeur des *Etudes*, dans son remarquable article sur le socialisme (Dictionnaire d'Alès), auquel nous nous sommes spécialement référés : fut-il adouci, ce socialisme n'est pas en règle avec l'orthodoxie. L'éminent religieux en fournit une preuve décisive. A ceux qui prônent la reprise par l'Etat de toutes les industries, à ceux auxquels semble sourire cette monstrueuse monopolisation, absorbant, centralisant toutes les entreprises, et qui se croient quittes envers la justice en conditionnant — au nom de qui? — cette mainmise universelle par le respect des droits acquis et le versement d'indemnités, le R. P. du Passage répond en arguant de la primauté du droit de propriété privée.

Droit naturel, exigence de la nature humaine, tout au moins de cette nature historique telle qu'elle nous apparaît après la chute, le droit de propriété préexiste à la constitution de la société, précède logiquement le pouvoir public qui ne peut donc avoir directement barre sur lui et le régenter à sa fantaisie.

La liberté est ici premier occupant, elle ne se laissera évincer qu'à bon escient, pour des motifs valables et proportionnés. Elle n'admet que des interventions de l'Etat assez espacées se justifiant par un caractère d'utilité publique, vraiment nationale.

Arrière cet Etat-pieuvre enlaçant dans ses tentacules infinis

toutes les activités, toutes les initiatives pour les étouffer, les paralyser! L'économiste le rejette par des raisons péremptoires qui font voir dans l'Etat le pire des industriels. La conscience libre le vomit parce qu'il est tyrannique et fait payer cher son despotisme.

Arrière aussi l'Etat qui tendrait directement ou indirectement au nivellement égalitaire des fortunes, le but du socialisme, en fin de compte, par un système d'impôts écrasants, équivalent de la confiscation pure et simple!

De près ou de loin, par les principes ou par leurs conséquences, toutes ces pratiques socialisantes sont à l'opposé de la doctrine chrétienne parce que, en définitive, d'une manière ou de l'autre, elles portent atteinte au droit de propriété, pierre angulaire de l'édifice social.

Les socialistes la réprouvent et l'attaquent, ils rencontrent parmi les capitalistes pas mal de complices, en attendant qu'ils en fassent leurs victimes. L'Eglise qui ne sacrifie aucun droit proclame la propriété et la revendique comme un droit de notre nature. Organe de la vérité, elle met d'accord la raison avec la foi.

Mère de la civilisation, elle la défend et la protège contre toutes les puissances des ténèbres.

J. SCHYRGENS.

La coéducation et la science positive

D'une intéressante brochure que publie sous ce titre (Chez Beauchesne à Paris) le R. P. J. de la Vaissière, nous détachons ces extraits :

Pour écarter toute équivoque, précisons la portée de la question. Il ne s'agit aucunement de savoir si la psychologie de la femme lui donne en droit libre accès aux études supérieures. Dans les sciences et les lettres ne peut-elle réussir aussi bien que l'homme? Admise à voter, elle se refusera probablement à sanctionner par son suffrage des mesures qui sembleraient la placer dans un état d'infériorité intellectuelle. Qui donc d'ailleurs songerait sérieusement à lui refuser le droit de faire valoir des dons intellectuels, qui, l'histoire l'atteste, lui ont été parfois départis au degré le plus éminent?

Coéducation parle de tout autre chose que de l'égalité de l'homme et de la femme en savoir ou élévation d'instruction reçue; ce mot désigne un système d'éducation dans lequel garçons et filles reçoivent le même enseignement des mêmes professeurs dans le même local et aux mêmes heures.

Envisagé sous l'aspect que nous venons d'indiquer, le problème de la coéducation relève de la *Psychologie particulière*.

Par le fait qu'ils sont composés d'une âme et d'un corps, les êtres humains dans l'exercice de leurs activités psychiques sont soumis à des lois que la Psychologie rationnelle établit dans leurs grandes lignes et dont la Psychologie expérimentale s'efforce de déterminer le détail et les innombrables applications. Mais, à l'intérieur de cette sphère commune, chacun a sa manière propre de sentir, de penser, de vouloir, de réagir aux excitations du dedans et du dehors. Chez l'un et chez l'autre les influences de l'hérédité et du milieu ne sont jamais identiques, les instincts n'ont pas reçu la même spécialisation initiale, différentes ont été les directions imprimées par l'éducation et la liberté personnelle, en sorte que psychologiquement deux êtres humains ne sauraient se ressembler parfaitement.

Au sein de la prodigieuse complexité de ces vies psychologiques, il est cependant possible de discerner des groupes humains tels que les membres de chaque groupe font un dans la manière de réagir suivant une ligne psychique déterminée et diffèrent sous ce rapport des individus d'autres groupes. Ces modalités distinctes de vie psychologique se nomment *types psychologiques*.

Lorsqu'on parlera de psychologie féminine et masculine, il ne faudra jamais croire qu'il y ait un seul trait de l'âme de l'homme qui ne puisse se trouver dans celle de la femme, et inversement; ce sont les orientations d'ensemble qui se discerneront nettement.

Notons également la distinction à faire entre *types naturels* et *types acquis*.

Les premiers sont innés et semblent irréformables dans leur fond; les seconds se forment sous l'influence de l'éducation, du milieu, de la direction librement donnée aux connaissances et aux tendances.

Autre distinction très importante: il y a des *types particuliers* et des *types dominateurs*.

Un type est particulier s'il n'est pas en corrélation avec l'ensemble des traits psychologiques de l'individu; c'est ainsi qu'avoit un type d'imagerie visuel a peu ou point de répercussion sur les autres modes de penser et d'agir.

Les types psychologiques masculin et féminin sont distincts, naturels, dominateurs, harmoniquement ordonnés à se compléter mutuellement.

On ne peut songer à énumérer toutes les observations, vulgaires ou scientifiques, qui fondent ces affirmations; il faut recourir aux traités spéciaux (1). En cette matière mieux qu'en d'autres, chacun sera capable de contrôler les différentes études, puisque tous ont ressenti aussi intimement que possible l'influence d'une mère ou d'une femme dévouée qui en a tenu la place.

1° *Les types psychologiques masculin et féminin sont distincts.*

Les observations vulgaires fournissent d'innombrables indices de la discontinuité qui les sépare. Citons par exemple cette fine remarque de G. LOMBROSO: « Il est inutile de le nier: la femme n'est pas pareille à l'homme. Prenez un roman quelconque, un poème antique ou moderne, et essayez-vous à tourner au masculin les héroïnes les plus représentatives qui y sont décrites. Considérez pour un moment comme du sexe masculin toutes les femmes de l'Ancien et du Nouveau Testament: Rébecca, Noëmi, Ruth, Marie-Madeleine. Considérez un moment comme des hommes Hélène, Hécube, simplement l'Eugénie de Balzac, la Rébecca de Walter Scott, la Dorrit de Dickens, et dites en conscience si les figures qui en sortiraient ne seraient pas ridicules et monstrueuses » (2).

Les observations d'allure scientifique, en manifestant dans les deux types une orientation différente des intérêts, ont révélé leur discontinuité radicale. Ce sont, en effet, les biens visés, les intérêts, qui donnent à toute vie psychologique son allure spéciale.

Enquêtes sur les jeux, les occupations, le goût pour les branches d'enseignement, les idéals d'enfants. De l'ensemble de ces travaux, parfois conduits selon toutes les exigences de la bonne observation psychologique, se dégage la conclusion suivante: « Dans l'évolution de l'enfant, il faut distinguer des traits masculins et des traits féminins; en un sens il n'y a pas un seul trait commun aux deux sexes » (3). Si l'on va au détail, on constate que la jeune fille a les mêmes fonctions psychologiques que le garçon, peut avoir comme lui de l'aptitude pour n'importe quelle matière d'étude et même primer dans un concours, qu'elle n'est donc pas à proprement parler inférieure, mais qu'elle est autre dans son activité mentale, aussi bien pour les plus humbles parties de l'enseignement que pour manifester les raffinements du sentiment esthétique (4). Soumettons par exemple adolescents et jeunes filles à l'épreuve suivante: dégager l'idée générale renfermée dans un morceau littéraire ou exposer l'enseignement résultant d'un fait historique; les points de vue seront tout autres pour celles-ci et ceux-là (5). Les remarquables études de HEYMANS, GAUDIG et WRESCHNER se résument assez bien dans cette formule: « Il y a dans les synthèses féminines une différence d'idéal inexplicable par l'éducation et l'habi-

tude » (1). C'est bien la distinction entre les intérêts visés qui différencie les deux groupes.

Chez les adultes et les vieillards, tous constateront une semblable diversité, moins dans le détail de l'activité psychologique que dans la finalité qui cherche une valeur déterminée. Il y a donc bien deux types psychologiques, l'un masculin, l'autre féminin.

2° *Les types psychologiques masculin et féminin sont naturels et dominateurs.*

Les différences psychiques entre garçons et filles, hommes et femmes, sont en effet les mêmes dans tous les temps et tous les lieux: on les trouve identiques chez les enfants bien élevés et chez ceux qui n'ont pas reçu d'éducation, à l'origine de l'époque historique et de nos jours, au sein des nations civilisées et des peuplades sauvages. Rien de plus concluant à cet égard que les consciencieux travaux sur la psychologie comparée des jeux. La distinction des groupes a donc une racine plus profonde que l'éducation, le développement de l'humanité, la civilisation; les deux types sont naturels.

Ils sont également généraux, dominateurs, puisqu'ils portent sur l'orientation d'ensemble des intérêts, non sur tel ou tel détail de l'activité mentale. Il suffit d'ailleurs de parcourir les expressions par lesquelles les observateurs ont caractérisé ces deux types pour se convaincre qu'ils affectent bien toute l'étendue de la vie psychologique; nous en citons quelques-uns:

HEYMANS: « L'homme synthétise d'un point de vue logique, la femme d'un point de vue sentimental et esthétique » (2).

BUYNESS après J. STUART MILL: « Les femmes ont une tendance à regarder les choses comme isolées plutôt que groupées, à s'intéresser aux sentiments actuels des personnes. L'homme est plus porté vers l'abstraction » (3).

AD. FERRIERE: « L'esprit de l'élément féminin est assimilateur, celui de l'élément masculin est plutôt constructeur » (4).

SCHILLER: « Les hommes jugent d'après des principes, les femmes d'après leur amour ».

H. MARION: « La pensée de la femme est essentiellement concrète, particulière, personnelle, intuitive: là est sa force à la fois et sa faiblesse » (5).

Voici enfin la caractéristique, profonde et compréhensive entre toutes, dont G. LOMBROSO a bien indiqué la portée: « La femme est *altérocentriste* en ce sens qu'elle place le centre de son plaisir, de son ambition, non en elle-même, mais en une autre personne qu'elle aime et de qui elle veut être aimée: mari, enfants, etc. L'homme est *égocentriste*, en ce sens qu'il tend à faire de lui-même, de son intérêt, de ses plaisirs, de ses occupations, le centre du monde où il vit » (6). Les termes, dont se sert l'auteur, demandent à être bien compris: *altérocentriste* et *égocentriste* sont des orientations naturelles des tendances, susceptibles d'être ultérieurement ordonnées au vice ou à la vertu (7): l'égocentrisme de l'homme sert avec un entier désintéressement la plus noble des causes et se fait aussi l'esclave d'un monstrueux égoïsme. Ces psychologies particulières ont leur raison d'être dans les missions spéciales de l'homme et de la femme. Ainsi, c'est le rôle maternel qui, consciemment ou non, groupe toutes les tendances féminines, et domine jusque sur les activités qui en apparence ont le moins de relation avec lui: « La pratique des femmes qui font des études, les observations recueillies dans les deux Amériques et une sincère introspection m'ont convaincue qu'il existe entre l'intelligence de l'homme et celle de la femme des différences non pas seulement de quantité, mais de qualité et de direction, qui tiennent non pas à des habitudes ou à des traditions, mais à la fonction principale à laquelle la femme est préparée, et qu'aucune société ne pourra changer: la maternité. La maternité détermine chez la femme un altruisme fondamental qui imprime, toute sa vie, à son esprit comme à son cœur une orientation différente de celle de l'homme, aussi bien chez les femmes qui ont des enfants que chez celles qui n'en ont pas, dans les pays où la femme fait des études comme dans ceux où elle n'en a jamais fait » (8).

(1) Signalons de nouveau *L'Âme de la femme*, par G. LOMBROSO (tr. fr. par FR. LE BÉNAFF, Paris, Payot, 1922); les résultats d'observation courante y sont exposés et synthétisés avec un réel esprit scientifique. *Die Frauenfrage*, par A. ROSSLER c. ss. r. (Herder, Freiburg-en-Brisgau), présente un ensemble plus complet de considérations philosophiques et scientifiques.

(2) *L'Âme de la femme*, tr. fr., p. 21.

(3) COHN (J.) und DIEFFENBACHER (J.), *Untersuchungen über Geschlechts-Alters- und Begabungs-Diff. bei Schülern*, Leipzig, Barth, p. 195.

(4) GRZERG-WZELKA, *Sentiment esthétique. Année psychologique*, 1919, p. 241.

(5) BURNESSE, *La coéducation dans les écoles secondaires*, Lille, Roble.

(1) HEYMANS (G.), *Die Psychologie der Frauen*, Heidelberg, Winter, p. 268. WRESCHNER (A.), *Vergleichende Psychologie der Geschlechter*, Zurich, Füssli.

(2) *Psychologie der Frauen*, Heidelberg, Winter.

(3) *La coéducation dans les écoles secondaires*, Lille, Roble, pp. 139-140.

(4) *Semaine littéraire de Genève*, 20 février 1909.

(5) *Psychologie de la femme*, Paris, Colin, p. 213.

(6) *L'Âme de la femme*, p. 22.

(7) *Loc. cit.*, p. 26.

(8) *Loc. cit.*, pp. 133-134.

3° Les types masculin et féminin sont naturellement ordonnés à se compléter harmoniquement.

On lit dans les *Economiques* : « La nature de l'homme et celle de la femme ont été disposées par le créateur pour la communauté de vie... Leur union n'existe pas seulement pour qu'ils vivent, mais pour que l'un par l'autre ils vivent bien » (1).

Les deux types ne se conçoivent pas isolés : ils sont destinés à se perfectionner mutuellement, et cela pour la vie personnelle de chaque individu, pour la vie de famille et aussi, dans une certaine mesure, pour la vie sociale.

La vie intérieure de la femme demande le complément de l'influence masculine. Considérons par exemple l'exercice de son activité intellectuelle. Les observations conduisent à reconnaître que globalement le trait dominant de l'intelligence féminine, celui où elle excelle, en vertu de sa prédisposition à vivre en autrui, à sentir en lui, est une sorte d'intuition qui lui permet de prévoir sans raisonnement l'influence d'une action sur une autre personne, avant même qu'elle soit accomplie. Dès lors combien ne serait-elle pas souvent insuffisante, sans le complément de la logique masculine, abstraite et impersonnelle ! Comme par intuition (l'intelligence féminine) arrive d'un bond à la conclusion sans passer par les degrés intermédiaires qui y conduisent, elle conserve des doutes sur cette conclusion et plus encore sur les effets utiles qu'on en peut tirer. Par suite, plus la femme est intelligente, plus elle a besoin de se sentir appuyée par une intelligence différente de la sienne, qui la complète, qui l'éclaire, qui l'aide à tirer profit de son intuition (2). Au sein de l'agitation des sentiments, nécessaire pour vivre en autrui, la femme a besoin d'un point fixe. Sans l'homme, son altéocentrisme n'aurait pas de centre arrêté et la laisserait flotter au gré de toute impulsion.

Assurément l'appui féminin est moins nécessaire à l'homme dont le type psychologique est égocentriste, à l'idéal impersonnel. Combien cependant la vie intérieure de l'enfant et du jeune homme n'a-t-elle pas à souffrir si vient à lui manquer le soutien maternel ! Dans tous les cas, et ils sont sans nombre, où l'intelligence de l'homme ne trouve pas immédiatement les éléments d'une solution pressante, de quel immense secours est pour lui l'intuition féminine, la spontanéité et la rapidité de décision qui en sont connexes ! Dans le va-et-vient des heurts constants de l'existence, qui dira le repos donné par ce dévouement tenace de l'âme féminine faite pour se fixer en autrui ?

Nous n'hésitons pas à l'accorder : un habile éducateur pourra tirer parti du rapprochement scolaire entre garçons et filles pour obtenir des résultats appréciables. Il faudrait alors mettre en balance tous les inconvénients signalés par des pédagogues et des psychologues de la plus haute valeur, comme G. S. Hall (3), puis estimer lequel des deux plateaux s'incline. Mais il est plus clair et plus péremptoire d'aller droit à l'intime de la question : l'éducation des garçons et des filles a pour but de perfectionner leur type psychologique respectif. Or ces types sont dominateurs, ils tendent pendant la période éducative à s'accuser, à se développer dans tous les détails de l'enseignement reçu. Ni en littérature, ni en histoire, ni en sciences mathématiques, physiques ou naturelles, les intérêts des deux sexes ne se confondent. Il n'est donc pas possible de satisfaire parfaitement la distinction de ces légitimes exigences par une instruction commune.

Comme on le voit, hors les motifs d'ordre inférieur, économie, simplicité, qui sont à négliger dans une question de cette importance, tout ce qu'on a pu dire en faveur de la coéducation des sexes vient de ce que l'on a méconnu l'existence de leurs types psychologiques distincts, ou du moins de ce que l'on a ignoré l'un de leurs attributs, d'être naturels, dominateurs, harmoniquement ordonnés à se compléter l'un l'autre, ou encore de ce que l'on n'a pas assez précisé la nature de l'harmonieux complément qu'ils se donnent l'un à l'autre.

Plus l'homme sera viril et la femme sera femme, plus aussi la société conjugale sera riche en ressources pour le bien des enfants, plus en général la société humaine renfermera de germes de bonheur et de prospérité. Le garçon doit être élevé pour devenir un homme dans toute l'étendue du mot, la jeune fille pour être une femme aussi accomplie que possible, car, si les deux types psychologiques

(1) Livre I, chap. III, cité dans les œuvres d'Aristote, édit. Borussica pp. 1343 8-9, 1344 16-20.

(2) *L'Âme de la femme*, p. 32.

s'accroissent, ce progrès ne peut que perfectionner en beauté l'harmonie selon laquelle ils se parachèvent l'un l'autre. Aussi bien avant de former les enfants pour telle ou telle carrière, il faut en faire psychologiquement des hommes et des femmes. Citons S. Hall, le prince de la Psychologie pédagogique aux Etats-Unis : « Comme psychologue, j'envie tendrement la dévotion à Marie de mes amis catholiques. Qui s'est jamais demandé si la Sainte-Mère vénérée par les mages connaissait l'astronomie chaldéenne, avait étudié l'égyptien et le babylonien, ou même savait lire et écrire sa propre langue ? Qui a jamais eu l'idée de se poser de pareilles questions ? Nous repousserions comme inconcevable la pensée qu'elle se soit plainte de l'infériorité de son sexe. Mais tous les siècles lui ont spontanément rendu un culte, parce qu'elle a glorifié la femme, en la montrant plus riche que l'homme en amour, en pitié, en dévouement désintéressé. L'idéal de la madone exaltée prouve qu'il est plus grand et plus saint d'être une femme que d'être une artiste, un orateur, un professeur, et elle suggère à notre propre sexe que c'est plus d'être un homme que d'être un gentleman, un philosophe, un général, un président ou un millionnaire... Je ne peux m'empêcher de ressentir en mon cœur une crainte toujours grandissante, c'est que la femme moderne, en bien des lieux et sur bien des routes, ne soit en danger de décliner de son orbite, et ne mette plus sa confiance et son honneur en ce qu'elle est femme, qu'elle ne soit en péril de courir les voies et de suivre les méthodes masculines, de viser l'idéal de l'homme, jusqu'à ce que sa divine origine s'en trouve obscurcie » (1).

Dans le milieu familial, l'action masculine et féminine ne s'exerce pas séparément : les psychologies d'un père, d'une mère, des frères et des sœurs, constituent une seule atmosphère éducatrice, où les types de l'homme et de la femme puisent leurs éléments de développement ; dans le milieu scolaire au contraire, influence masculine et influence féminine ne s'unifient pas et donc agissent séparément pour leur compte et dans leur ligne.

Conclusions :

La coéducation des sexes ne favorise pas le développement du type psychologique naturel de l'homme et du type psychologique naturel de la femme. Puisque ces types sont dominateurs et ordonnés à se compléter l'un l'autre, il est illogique de sacrifier leur perfectionnement à des raisons secondaires d'économie et de simplicité. Un système éducatif peut bien viser à surélever l'idéal voulu par la nature, mais il cesse d'être légitime dans la mesure où, en négligeant de l'achever, il nuit au plus grand bien des individus, de la famille et de la société.

ANGLETERRE

Une abjuration

La Revue Hebdomadaire annonce la publication imminente, chez Plon, d'une vie de Mgr Benson « fils d'un archevêque de Cantorbéry, Primate d'Angleterre, devenu prêtre catholique après avoir été pasteur et moine anglican, et, par surcroît, l'un des écrivains d'Angleterre sinon les plus célèbres, du moins les plus lus, les plus passionnément discutés, les plus efficaces ». Du chapitre que publie la Revue Hebdomadaire, ce passage éloquent :

C'est dans un état d'exaltation hésitante que Benson a commencé d'écrire : *Par quelle autorité ?* Son roman achevé, il est calme, jusqu'à sembler abattu, mais entièrement décidé à l'abjuration. Il a entendu le témoignage des martyrs anglais qu'il invoque avec ferveur, du bienheureux Thomas Morus, du Père Campion. Avec une attention émue Benson s'est penché sur les ruines des abbayes, et les vieilles pierres lui ont maintenant confié tous leurs secrets. *Par quelle autorité ?* Par celle de Rome, répondirent des voix mystérieuses qui s'élevaient pourtant du libre sol anglais. Non, ce n'est pas en vain qu'Hugh Benson a feuilleté les annales des règnes sanglants. Son illogisme lui apparaît avec plus d'évidence. Toutes

(1) *Adolescence*, t. II, p. 646.

ces choses qu'il vénère : pierres d'autel, vases sacrés, vêtements sacerdotaux, furent dénoncés comme objets de superstition. Lui, cependant s'en sert, prêtre d'une Eglise qui a persécuté, dès ses origines, des hommes dont les croyances profondes étaient les siennes. N'est-ce pas une illusion que l'espoir de renouer tous les anneaux d'une chaîne si brutalement brisée? Ainsi travaille la droite logique d'Hugh, sans se soucier des attermolements et des compromis dont l'histoire est faite; mais un conflit émouvant s'engage entre l'être de logique et l'être de tradition. L'être de tradition se contenterait des formes extérieures du catholicisme : c'est un Anglais, témoin dans sa vie politique de tant d'anachronismes vénérables qui jamais ne l'étonnent! Mais l'être de logique est un Latin dépaycé qui n'a pas le culte aveugle des rites transmis; il réclame sans cesse les raisons des choses comme un enfant dont la pensée s'éveille. C'est lui qui jette le cri d'angoisse : *Par quelle autorité?*

En écrivant son premier roman historique, Benson lutte contre lui-même, car il est attaché à l'Eglise officielle. « Ce n'est pas anglais », disent et diront du catholicisme les personnages de ses livres. Pourtant la véritable Eglise du Christ, si chacun venait à planter son drapeau et à parler le langage de sa propre cité, ne serait-elle pas plutôt la Tour de Babel vouée à la destruction que la Jérusalem nouvelle? Benson s'arrachera douloureusement à l'institution nationale pour s'absorber dans la catholicité; mais ce tout petit pas qu'il lui faut franchir lui paraît, à lui qui récite son chapelet, qui invoque la Vierge et les saints, large comme un abîme et il ne se trompe pas. C'est pourquoi il tarde, comme on prolonge un adieu pour toujours.

De plus, Benson est entré dans une phase de sécheresse, d'engourdissement. N'est-ce pas souvent dans un état de lassitude que se prennent les décisions irrévocables? Benson en souffre et le dit : « Je ne puis comprendre pourquoi Dieu permet toutes ces hésitations! » Il a besoin de solitude, de paix, de détente aussi. En bicyclette, il parcourt ces bourgades et ces hameaux du Sussex où se déroulent les épisodes de son livre, et son imagination conçoit de nouvelles fictions pathétiques. Cependant, une fois l'écrivain sorti de ses songes, il reste un homme incertain, tourmenté. Le bruit de sa conversion possible se répand dans les hauts milieux ecclésiastiques. Lui, le fils d'un primat d'Angleterre, quelle douloureuse ironie! Et des voix anglicanes s'élèvent, réprobatrices. Un évêque rappelle à Hugh Benson les méfaits du papisme dans l'histoire. Il lui écrit : « Puisse le ciel empêcher qu'un homme de votre famille et de votre nom contribue à rétablir en Angleterre un semblable despotisme étranger! » Puis, radouci, il lui conseille de « cesser de rêver », de devenir « l'humble serviteur des pauvres dans une paroisse bien organisée ».

L'acte que Benson se prépare à accomplir, n'est-ce pas une faute contre la tradition, l'abandon d'un patrimoine sacré? Ce soupçon l'irrite et le blesse plus que tout. Mais sa sincérité intellectuelle l'emporte.

Par déférence pour sa mère, Benson a consenti à deux visites émouvantes qui prennent une signification symbolique : l'une au présent archevêque de Cantorbery, l'autre à lord Halifax.

En étranger, en transfuge, presque, il revôit ce palais de Lambeth où jadis, enfant de la maison, il grimait dans les tours pour y rêver à de lointains fantômes.

« Le catholicisme vous satisfait-il tout à fait? » lui demande le successeur de son père. Et Hugh Benson avoue sa répugnance pour certaines dévotions populaires à la Vierge. Répugnance tenace et profonde comme un instinct héréditaire. La pensée des foules exubérantes qui, en Italie et en Espagne, se pressent autour des madones bariolées, choque en lui le Septentrional.

« Alors, pourquoi vous faire catholique? » interroge le prélat.

Mais Hugh déclare qu'il veut entrer dans l'Eglise, non en critique, mais en fidèle soumis.

Après l'adieu au chef de l'Eglise officielle, l'adieu, plus déchirant, à l'anglo-catholicisme. Chez lord Halifax, à Hickleton, près de Doncaster, Hugh Benson passera plus d'une semaine et recevra encore avec son hôte la communion anglicane. L'admirable gentilhomme dont un idéal mystique orienta toute la vie, qui fut, cinquante ans durant, président de l'*English Church*, accueille Hugh avec bonté. Curieux retour des choses : quelques années auparavant, lord Halifax, qui espérait voir se réaliser son grand rêve d'unité, tentait d'incliner vers plus de bienveillance à l'égard de Rome l'esprit rigide de Benson l'archevêque; maintenant le voici qui s'efforce de retenir son fils sur la voie de la soumission totale. Le vœu le plus cher de lord Halifax est la réconciliation de son Eglise avec l'Eglise de Rome — *en corps*. Aussi ce n'est pas sans une grave mélancolie qu'il assiste aux conversions individuelles des meilleurs. Hugh Benson va priver les siens d'une aide précieuse. Les ramener doucement à la connaissance de la vérité en demeurant parmi eux; contribuer à défaire ce qui fut fait dans les jours néfastes du XVI^e siècle, quelle tâche plus haute! Ne serait-elle bénie de Dieu? La bulle du pape condamnant les ordres anglicans ne peut être qu'une épreuve passagère. La semence fut jetée. Tôt ou tard lèvera la moisson de paix. Ainsi parle l'anglo-catholicisme par la bouche de son représentant vénéré. Mais Hugh ne veut plus temporiser; il n'a pas la calme patience des vieillards qui disent :

« Mes arrière-neveux me devront cet ombrage. »

L'abri sûr, il le demande pour lui-même et dès aujourd'hui, car sa conscience a parlé très haut.

« C'est un cas désespéré », constate tristement lord Halifax.

Le 11 septembre 1903 Hugh Benson était reçu dans la communion de Rome par un dominicain, le Père Reginald Buckler.

Anglican, il avait connu de grands élans de ferveur sensible, lors de son ordination, lors de sa profession monastique. Mais c'est sans allégresse qu'il passe les portes de cette cité mystique dont la vision l'a troublé d'un désir mêlé d'angoisse. Rien de l'extase du pèlerin qui prosterné devant la châsse d'or, oublie les cailloux qui l'ont meurtri, les brouillards qui l'ont fourvoyé. Pour Hugh Benson, la vérité intégrale est d'abord une zone glacée : « Je n'éprouve que la plus profonde conviction : nul émoi, nulle impression de soulagement, rien de cette sorte », écrit-il à son frère; et dans les *Confessions d'un converti* : « J'avais échangé une erreur qui m'était familière et douce contre une certitude qui n'avait rien pour moi que d'être ce qu'elle était ». C'est que, pour le fils de l'archevêque, primat du royaume, les cérémonies de l'anglicanisme étaient véritablement des fêtes de famille. La religion nationale s'adaptait à la sensibilité toute anglaise d'Hugh Benson. On est toujours un peu dépaycé dans une cité universelle. En même temps que l'anglicanisme, Benson a abjuré — ou voulu abjurer — toute cette sentimentalité indéfinie qu'il désigne du nom de « romantisme » : « Nous vous offrons la certitude au lieu du doute et de l'espoir vacillant. Souvenez-vous que le romantisme est laissé en arrière. » Ainsi parlera le prêtre catholique. Et pourtant, il y a du poète en Benson. On ne saurait méconnaître le rôle que ce « romantisme » qu'il déprécie a joué dans sa conversion. Des anges l'ont guidé de cime en cime : le pasteur ritualiste est devenu le moine de Mirfield, le moine un catholique. Mais voici que les célestes messagers s'envolent et qu'on ne distingue même plus sur la terre l'ombre de leurs ailes. Benson n'a jamais éprouvé la haine qui arrachait à Newman ce cri : « Oh Rome! si tu n'étais pas Rome! » mais peut-être l'Anglais d'ancienne race sent-il ressurgir, du fond de lui-même, l'antipathie native. Nul attrait, nul enthousiasme. Benson a cherché l'émotion; il a détesté le raisonnement. A cette heure décisive, toute illusion

heureuse, toute beauté extérieure se dissipent; plus rien, sinon pour cet imaginaire, pour cet affamé de merveilleux, la conviction toute nette et toute sèche, recueillie dans les livres de controverse dont il fait si peu de cas. De plus faibles que lui eussent succombé à l'épreuve inattendue. Mais Benson ne ressemble pas à ceux qui reculent. Sa volonté affermie sera le soutien de sa foi. Est-ce à partir de ce moment qu'il vouera à l'exécration la sentimentalité trompeuse et ceux qu'il appellera les *sentimentalistes*?

Plus heureux que les convertis de ses romans, Benson ne connaîtra pas le blâme familial. Loin de là: « Connaisant vos pensées comme je les connais, lui écrit son frère Arthur, je ne puis vous souhaiter d'agir autrement que vous n'agissez. » L'abjuration consommée, Mrs. Benson reçoit cet avertissement laconique: « C'est fait. » — « Vous savez, répond sa mère à Hugh, que vous êtes notre toujours, que rien n'entamera cette réalité profonde et bénie de notre tendresse. Au reste, vous êtes où vous a mené Dieu. C'est à Lui que nous vous confions avec un amour total et une espérance illimitée. »

Que d'autres le désapprouvent, évoquent l'ombre courroucée du vieil archevêque, lui conseillent de méditer la parabole de l'Enfant prodigue, qu'importe à Hugh Benson, puisque ceux qu'il hérite le plus ont compris!

Un froid matin de novembre, Mrs. Benson accompagnait à la gare son fils qui s'en allait étudier la théologie à Rome en vue de la prêtrise. Tandis que la veuve regardait s'éloigner le train qui emportait vers ses destins nouveaux l'enfant très aimé, un bras amical se passe sous le sien, et, dans la fumée et la brume, des paroles sont prononcées qui absolvent le voyageur, celui dont les yeux ont réclamé la lumière sans voile.

Le père d'Hugh, quand il était sur la terre, dit une voix grave, souhaitait qu'il obéît à sa conscience. Combien plus maintenant, du haut du paradis!

Et Mrs. Benson reconnaît un évêque de l'Église épiscopale d'Écosse, zélé partisan de la Haute-Église, venu trop tard pour dire à Hugh ses magnanimes adieux.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (20, 17, 12, 11 ou 10 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

L.-R. THEVENET EXPORTATION

180, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 242.17 Ch. Post. 778.67

Succursales :

BRUXELLES Rue Neuve, 13 Tél. 132.96	ANVERS Rue du Berceau, 22 Tél. 267.72	OSTENDE R. Imp. de Flandre, 25
--	--	--

LES MEILLEURES CIGARETTES

Tous les goûts - - Toutes les fantaisies

CHOIX UNIQUE EN ARTICLES DE CADEAUX

CRÉDIT GÉNÉRAL DE BELGIQUE

Société anonyme

Fondée en 1886

Capital : 130,000,000 de francs
entièrement versés

Siège social : 14, rue du Congrès, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDITBEL » TÉL. 217.50 A 52 CH. POST. N° 700

Siège B : 51, avenue des Arts, 51, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDITBEL » TÉL. 343.57-347.01 CH. POST. N° 791

Bureau auxiliaire : 88, b^d d'Anvers, Bruxelles
TÉLÉGR. « CRÉDITBEL » TÉL. 225.00 CH. POST. N° 38.340

Dépôts à vue et à terme aux meilleures conditions

Toutes opérations de Banque et de Bourse
en Belgique et à l'Étranger

Christofle



COUVERTS-ORFÈVRE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, RUE DES COLONIES
TÉLÉPHONE : 177-87

ARTICLES POUR CADEAUX
CORBEILLES DE MARIAGE
SERVICES DES BAPTÊMES

SPECIALITÉS POUR HÔTELS ET RESTAURANTS

EN VENTE CHEZ LES PRINCIPAUX
ORFÈVRES BIJOUTIERS-HORLOGERS